# REVUE DOMINICAINE

**Directeur :**
**R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.**
**3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.**

Vol. LIX — Tome I — Mai 1953

## *Confidences*

*Un soir, en m'endormant,*
*Ma mère, à ce moment*
*Où la maison sommeille,*
*J'ai pensé tristement*
*Qu'un jour vous seriez vieille.*

*Serrez-moi dans vos bras.*
*Bien près de vous, tout bas,*
*Je vous dis à l'oreille :*
*Oh ! non, je ne veux pas*
*Qu'un jour vous soyez vieille.*

*Enfant, sèche tes yeux,*
*Reste toujours joyeux.*
*Je te dis à l'oreille :*
*Mon cœur ne sera vieux*
*Lorsque je serai vieille.*

Etienne FOUGERON

# L'esprit français

Porter un jugement est l'acte le plus délicat et le plus imprudent. C'est celui que l'homme pose avec beaucoup de facilité à quelque classe sociale à laquelle il appartienne. Généralement il y a trop de spontanéité dans son appréciation et sa critique pour qu'on lui accorde une pleine valeur d'équité. Le jugement implique un dosage méthodique et scrupuleux de connaissances certaines, de réflexion, de compréhension, d'impartialité, de charité. C'est sans doute un peu compliqué, long, encombrant, que de demander à l'individu, en notre siècle de vitesse, de faire appel à ces dénominatifs, car le résultat est trop souvent le contraire de celui que l'on était en droit d'attendre : au lieu de personnifier, de valoriser son voisin, il n'a fait que lui apposer gracieusement sa griffe personnelle. Le jugement est ainsi faussé soit par une sensibilité excessive qui déforme la réalité et nous familiarise avec des qualités qui n'existent pas, l'humanité ne pèche pas tellement par cet excès, soit par une agressivité qui se plait à souligner, par commodité, des travers mis en relief au détriment de qualités, pourtant plus réelles, laissées scrupuleusement à l'ombre.

Et c'est par ce moyen réputé psychologiquement infaillible que l'on juge un monde, un peuple, un spécimen. Tout n'est peut-être qu'une question de détails, mais l'agglutination de plusieurs détails crée la mésentente, un fléau qui mine sourdement toute fraternisation. Si l'on veut se hasarder à juger un peuple, un étranger quel qu'il soit, il est absolument indispensable, humain, de s'assurer avant tout s'il est dans son élément, c'est-à-dire s'il évolue normalement avec ses aspirations, ses besoins, ses préférences et même ses folies particulières, si aucun obstacle n'est venu l'empêcher d'être vraiment lui-même. S'il est privé de ses moyens quotidiens et légitimes de vivre, on ne peut pas, on n'a pas le droit de le juger.

Ce n'est pas en traversant un pays, jetant ici et là un coup d'œil même attentif, que l'on peut se faire une opinion valable de ses citoyens. Cette prudence s'applique peut-être davantage dès qu'il est question

d'un Français, la complexité de sa personnalité, pourtant spontanée, obligeant à cette mesure. C'est ainsi qu'en face d'un étranger visitant son pays, il adoptera deux attitudes extrêmes qui seront les premiers handicaps à une future pénétration. Trop heureux de présenter son pays de cocagne, il annulera systématiquement tout indice de tristesse, de pauvreté, d'efforts pénibles ou stériles, refoulant, derrière un sourire épanoui, avec une pudeur instinctive, ses misères et ses déceptions dont il ne veut jamais embarrasser ses amis. Son débit intempestif, sa jovialité, cet air supérieur et presque libertin qu'il affiche parfois en face de problèmes importants, font croire qu'il devient superficiel. Vous n'avez pas été capable de reconnaître que c'était un profond sceptique.

Par ailleurs, le touriste rencontrera certainement au cours de ses pérégrinations le type parfait de l'entêté dont l'entêtement va jusqu'au ridicule. C'est un être inabordable, rétif, désobligeant, qui toise insolemment et qui ne fait aucun effort pour être agréable et rendre quelque service. On se heurte contre son incompréhension que l'on qualifie vite d'imbécile, on s'insurge d'être traité maladroitement. Si volontairement il n'a pas essayé de se mettre au diapason de son interlocuteur, celui-ci ne l'a pas davantage compris. Brusquerie, aménité sans doute, mais qui cachent une amertume cuisante, celle d'être voué jusqu'à la fin de sa vie à une routine méprisable dont il a toujours été l'ennemi. Vous n'avez pas été capable de reconnaître que c'était un sentimental.

Le problème très actuel de l'immigration accuse assez vivement certains frottements peu chaleureux. Trop rapidement l'on juge, selon les apparences extérieures, que l'immigré, de tout continent, ne constitue vraiment pas l'élite et qu'il est loin d'être le meilleur ambassadeur de son pays. En vérité la situation de l'immigré est un drame psychologique dont l'acuité ne doit pas nous échapper si l'on veut faire preuve un instant de sympathique compréhension. Délibérément faisons une place tout à fait spéciale à ces adaptés instinctifs qui se sentent chez eux un peu partout et dont la facilité d'assimilation, dépassée une certaine limite, peut être appelée grâce au milieu d'autres grâces méconnues ou méprisées.

Ceux qui sont à la recherche d'un nouveau Pérou ou ne s'expatrient qu'avec l'unique intention de faire fortune ne peuvent retenir ici l'attention, laissons aux honorables psychologues le soin d'expliquer leur cas. Mais il y a les autres, tous les autres dont la seule transplantation fait dévier le centre de gravité. Un immigré est dans une situation tout à fait anormale. S'il a dépassé ses frontières, s'il a consenti ou si on l'a obligé à un renoncement presque complet de ses habitudes, de ses amitiés, de ses horizons familiers (le sacrifice est plus grand pour un Français qui a toujours considéré son pays comme le plus beau du monde), c'est pour obéir à une raison impérieuse intime, politique ou sociale. Cet idéal ou ce pis-aller quel qu'il soit ordonne l'abstraction de toute prétention personnelle, affective ou matérielle. L'immigré, dans l'ignorance du lendemain, de l'atmosphère et de la mentalité réactionnelle de ceux qu'il coudoie, ne vit plus, aux premiers mois de son arrivée, que sur un mode défensif. Ce n'est plus un citoyen de tel pays que l'on s'empresse de juger, c'est un individu en proie à des circonstances extérieures à sa volonté, éloignement, séparation, faim, froid, misères, maladie, dont les réactions agressives ne sont qu'humaines, c'est-à-dire des lieux communs à tous les peuples.

Enfin, il fut une époque, nouveau moyen âge sans la douceur du Christ, où les derniers flots écumants de la libération française auraient laissé l'étranger très perplexe s'il avait pu en être le spectateur. Les Français eux-mêmes, rendus un instant muets par ce régime provisoire de Terreur, ne reconnaissaient plus leurs femmes, leurs enfants, tigres affamés et assagis par des années d'occupation qui, déjà ivres d'une prochaine liberté reconquise, fusillaient, cigarette aux lèvres, sans procès, leurs frères, sur les marches des mairies des faubourgs parisiens. Oserait-on penser un seul instant que ce carnage soit spécifiquement français ?

L'étranger habituellement juge ironiquement ou sévèrement le Français. Il n'a tort qu'à demi, parce que s'il fait preuve de négligence psychologique à son égard, le Français en revanche n'est pas très empressé à

soigner sa réputation. Il a la position de l'écolier qui flâne durant toute l'année et compte sur son intelligence et sa mémoire pour réussir ses examens finals. Il est toutefois regrettable que circule encore actuellement malgré des échanges internationaux plus étroits, des impressions superficielles, archaïques, un portrait trop classique, un médaillon d'exportation très *made in France*, dont les demi-teintes et les naïves simplifications n'ont même plus, à notre époque, la valeur d'une affiche commerciale ou touristique : si dans une foule cosmopolite l'on reconnaît assez aisément un Allemand à sa nuque courte et carrée, un Scandinave à ses cheveux de lin, l'on n'aura sans doute pas une seconde d'hésitation lorsque le voisin demandera d'identifier un Français ; l'on jettera aussitôt son dévolu sur l'homme moyen, châtain, qui est en train de jouer de la tête et des coudes pour essayer de passer avant son tour ! S'il s'approche, un peu familièrement il ne faut pas en être offusqué, c'est la meilleure preuve que nous lui sommes sympathiques. Il ira même jusqu'à tenir une longue conversation avec force détails sur son pays, sa famille ou les derniers événements politiques comme s'il nous avait toujours connus. Dans ses murs, il ne manquera pas une fois l'occasion de nous confondre pour se donner une nouvelle raison de s'amuser. Le Français est un grand enfant taquin et blagueur !

Au point de vue sociologique peut-on sérieusement parler d'un caractère national chez les Français, n'est-il pas plutôt une abstraction que l'on confond avec quelques particularités qui ne sont que régionalistes ? Mille contrastes vigoureux s'opposent à une première affirmation : la France a toujours été géographiquement, intellectuellement, un vaste carrefour où les hommes et les idées bonnes ou mauvaises, circulent très facilement, ce qui est un handicap important à l'instauration d'une uniformité de la collectivité. L'unité de pensée avait à combattre la division politique des provinces autonomes. Les affabulations locales et les préventions internationales se sont enhardies au moyen âge jusqu'à l'assassinat incontrôlable des guerres de religion et plus tard des guerres en dentelles.

Néanmoins la cohésion fut obtenue par une marée toujours montante de forces indéfectibles, religieuses, intellectuelles, affectives, dynamitées par des refrains guerriers revenant à des périodes données. La sensibilité celtique et la maîtrise romaine sont parmi les témoignages de reconnaissance que les différents peuples ont laissés au début. Au confluent des aberrations ou obligations collectives, le Français garde jalousement sa pittoresque pudeur, elle est l'instance choisie, au cours des siècles, entre le durable et l'accidentel. Naturellement il y a des habitudes nationales qui se colorent plus ou moins habilement selon les appartenances régionalistes, sociales, éducationnelles, religieuses, il n'y a pas de spécimen à l'état pur, on garde toujours un lien solide avec son village, ses mœurs, ses croyances. Mais il y a toujours une marque de fabrique qui refamiliarise tous les membres d'un même pays. Malgré certaines nouvelles conditions du monde qui obligent tout citoyen de chaque pays à fondre sa haine ou son hystérie avec celles du pays voisin, il y a une uniformité de caractère qui subsistera toujours et dont on doit prendre connaissance si l'homme d'esprit et l'homme de cœur veulent encore jouer au roi.

La pensée collective n'est pas un tout défini, homogène, que l'on se transmet de génération en génération comme les joyaux de la couronne. Elle suit une trajectoire sans cesse évolutive qui n'est pas toujours pour autant amélioratrice. Les époques historiques avec leurs passions et leur lassitude, le passé en général, qui n'est qu'une vaste combinaison de noyaux impressionnistes, traditionnels, scientifiques, artistiques, philosophiques... lui donnent son caractère ascendant ou descendant, figé ou résurgent. Mais ce caractère est devenu pour chaque citoyen de chaque pays une instance importante qu'il porte obligatoirement avec lui en tous lieux et toutes circonstances, dont il est imprégné et avec laquelle il réagit aujourd'hui inconsciemment. Si indépendante, si parfaitement humaine que puisse être notre conscience individuelle, elle est toujours greffée sur une mentalité collective qui la maintient plus ou moins solidement dans le cadre normal de la pensée ou de l'action. Souvenirs, influence domina-

trice de quelques individus dotés d'une personnalité marquante et captatrice, guerres, religions, découvertes, progrès illimités, se chargent peu à peu de mouler les esprits qui atteignent, mise à part la personnalité individuelle, une uniformité probante.

Cependant, ce que l'on considère encore aujourd'hui comme un patrimoine national, ne devra jamais quoi qu'il arrive, en dépit de la plus irradiante communauté universelle, être l'objet d'amère ironie ou d'indifférence. Il a subi des convulsions, des reculs effrayants, diaboliques, mais il a coûté combien de larmes de sang et de renoncement vrai, total ! Les modalités médiévales avec leur soumission magique aux croyances religieuses, leur dépendance vassale, véritable crise d'adolescence, ont aidé beaucoup plus qu'on ne le pense quotidiennement, à injecter à la personnalité française actuelle un moyen de défense fondamental auquel elle a recours instinctivement dès que le danger semble dépasser la limite de ses forces naturelles. L'histoire de la France est malheureusement trop riche de ces épisodes désespérés où le peuple français s'est vu acculé, dans une ville ou à une frontière, par un ennemi réclamant un peu plus d'espace vital. Et c'est à l'instant tragique où il commençait à penser au renoncement que la magie de son enfance, dépouillée de sa primitivité implorait le ciel pour une libération. Chaque prière, chaque supplication ont été exaucées. C'est précisément le fait absolument incroyable que chaque fois qu'il a demandé il a reçu, et Jeanne d'Arc n'est pas le seul témoignage vibrant, qui justifie aux yeux des gens sérieux la nette réalité de l'existence d'une foi chrétienne chez le peuple français, même si un voile de « déchristianisation » semble être jeté par tous et chacun sur le pays. Ce sens spirituel, cette gravité sacrée font indubitablement partie et de sa pensée individuelle et de sa mentalité collective. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas maintes fois hésité à la sauver si la France n'avait pas été fidèle à sa volonté supérieure, si elle n'avait pas réellement cru en sa puissance en dépit de ses fantaisies et de ses boutades ? Ebauché dans l'exagération, l'autorité despotique, cet instinct défensif a été payé,

gravé trop souvent au prix du sang pour qu'on ne lui fasse pas encore confiance au milieu de la régression des temps modernes.

On dit le Français intelligent et l'étranger le reconnaît comme tel. Lui-même, s'il ne veut pas trop mêler sa voix à cette assertion, ne se sentira pas en grande familiarité avec les sentiments d'infériorité... Cette intelligence est assez vive, il comprend, assimile facilement, mais elle est exigeante : le Français ne veut rien faire sans comprendre, il pose de multiples questions, quémande autant d'explications. Le tout ne restera pas à l'état de connaissances chronologiques mais servira de base certaine à des systèmes et des synthèses. Parfois trop riche et raffinée, cette intelligence est mise au service autant de la dégénérescence que du perfectionnement. Le Français est méthodique dans ses acquisitions intellectuelles, cela lui vient sans doute de ses premières sensations gauloises rencontrant la géniale mais encombrante prestance romaine, puis faisant connaissance avec Aristote, Virgile, Homère, la Renaissance, le classicisme, ce qui l'oblige immédiatement à faire des coupes savantes, et parfois hasardeuses, dans les différents apports étrangers, il veut savoir mais il n'a pas le temps d'être dupe. Rabotant des théories pour les rendre plus vivables, il prend les sentiments à leur extrême limite jusqu'à ce qu'ils soient devenue idée véritable, révolutionnaire ou régénératrice, et poésie. Toutefois, une notable clarté de jugement ne le fait pas outrepasser et négliger les données psychologiques.

Sa culture, chérie et enviée, est-elle l'acquisition unique de valeurs intellectuelles accumulées par grands et petits, n'est-elle pas due en partie à une native curiosité qui, à son tour, ne serait que la perception incessante et totalement humaine de tout ce qui compose le monde ? Les sensations créées affluent à l'esprit qui les analyse, les dissecte pour les étudier. Puis il fait un choix selon son âge, son tempérament, son éducation et les classe dans la partie inférieure ou supérieure de son âme. On a l'impression qu'il n'a jamais assez de ses cinq sens pour pénétrer l'atmosphère environnante, et le fait d'avoir l'habitude de hiérarchiser ses sensations lui confère physiologiquement une certaine harmonie et

une vigueur qu'il déploie au moment opportun quand il doit faire face à la malchance ou à la douleur. Un climat tempéré, un terrain moyennement escarpé ou vallonné, des terres naturellement riches, une diversité de productions, ne sont pas indifférents à une vitalité assez bien proportionnée. Sur ce thème le Français se distinguera de l'Espagnol dont l'enthousiasme devient hystérique, de l'Italien qui devient sauvage, du Belge assez réaliste, de l'Allemand dont l'idéal presque impalpable n'est possible que sous une forme musicale.

*N'est-il pas volage ?*

L'amitié, chez ce communicatif, est un sentiment auquel il attache une grande importance et auquel il ne se dérobe que rarement. C'est un cœur à cœur qui ne se dément pas. Une fois qu'il vous a donné son amitié, c'est fini, c'est pensé, c'est vécu. Il vous le dit une fois, vous le prouve par quelques subtilités mais en toute occasion vous pouvez compter sur lui. Vous n'êtes pas une frivolité, un à-côté dans sa vie, vous faites partie de sa vie. La preuve est qu'il est incapable de garder pour lui seul peine ou joie. Il faut qu'il les communique, cette participation n'est pas une obligation sociale mais un dû simplement humain. Encore ne faut-il pas confondre dû et échange, car l'amitié d'un Français ne se mesure pas sur la sympathie que vous lui attribuez, votre présence seule lui est suffisamment agréable, d'ailleurs il ne cherche pas nécessairement à être consolé ou félicité, sa communication est de partager avec vous ce qui lui appartient, un événement ne sera vraiment heureux que si vous en avez votre part. Lui refuser cette communion, comme tout ce qu'il vous donne d'ailleurs, le chagrine réellement, il a le sentiment de n'être plus compris, la perte d'une amitié lui est pénible, il a l'impression d'être estropié. D'ailleurs, la valeur réelle de cette sympathie consiste en une vibration, un frémissement joyeux, semblable à celui qu'il éprouve en face d'un horizon grandiose, d'un ciel très pur, d'un tableau de maître, ce qui revient à exprimer, à résumer pour un esprit chrétien qu'il va au delà de la chair et instinctivement préfère le Créateur à la Créature.

On le dit un peu paresseux, indolent, mais il n'est pas encore « mécanisé », s'habitue très difficilement à la routine, à l'horaire fixe, le souci de la qualité lui importe plus que le rendement, il aime agir à sa fantaisie, c'est sa façon particulière d'enjoliver et de supporter le « terrible quotidien ».

Sa devise républicaine répond parfaitement à ses aspirations. Il aime qu'on lui laisse la paix, c'est surtout cela que ses chamailleries quotidiennes ou ses harangues contre le gouvernement réclament, plus qu'une véritable agressivité. Qu'il ait de quoi vivre et de quoi chanter, c'est à cela que se résument ses exigences domestiques, peu importe le cataclysme qui puisse se dessiner. Dans l'adversité nationale, cependant, les Français se regroupent très vite et se font complices dans l'héroïsme, quelle que soit la qualité ou l'identité du voisin ; il n'est plus question de s'étiqueter dans le détail, l'épreuve refraternise tous les hommes.

Parlant de son pays, il mettra sa vanité à ne pas être modeste : c'est un plaisir presque voluptueux d'ouvrir l'album de photographies nationales, d'étaler avantageusement les menus de ses restaurants, de vanter l'élégance de ses mannequins et d'exporter, Paris en tête, le char de ses connaissances, de ses inventions, de son génie artistique. Il n'est jamais plus satisfait que lorsque le monde entier le caresse du regard, et pour ce regard il viderait les réserves de la Banque de France ! Mais cette vanité ne répond pas à une satisfaction personnelle, elle est l'emblème d'un sentiment profondément humanitaire : le Français a toujours considéré que son pays avait outre-frontières une mission permanente à remplir, et il a foi en cette mission qui est le premier devoir dans l'idéologie nationale. Il veut maintenir cette force attractive sur l'étranger pour qui la France ne se refuse jamais. Chaque Français maintient particulièrement la pieuse tradition en l'absorbant dans une généreuse et rayonnante hospitalité.

La mission est également dans l'universalisation de la pensée cartésienne comme de tout concept intellectuel. L'homme cultivé pense en français sans doute, mais son dynamisme synthétique dépasse ses propres frontières, il l'a mis au service, non pas de sa nation, mais de l'Esprit,

empreinte indélébile du christianisme. Une conséquence avantageuse de cette rationalisation et de cette solidarité fut que les préjugés raciaux n'ont jamais beaucoup passionné les Français. La théorie leur semble trop impalpable et d'aucune utilité transcendante. Cette disposition acquise au cours de transformations historiques trop sanglantes ne doit cependant pas être considérée comme l'un des piliers les plus solides dans l'établissement de l'unité européenne. La vieille sentimentalité aristocratique, même si elle n'est plus qu'un vestige, peut encore resurgir sous l'aiguillon d'une idéologie internationale. Il ne déplait pas au Français d'être distingué de son voisin, fût-il son frère. Mais on peut, par ailleurs, compter sur son esprit constructif, prudent, sa croyance indéfectible en une civilisation bénéfique pour laquelle il ferait le don total de sa personne. Il ne veut pas attendre, ses facultés se refusent à croire, il ne veut pas attendre que la société née du machinisme soit parvenue aux limites du progrès matérialiste pour que redevienne possible une expression de l'effort humain vers une perfection seulement spirituelle. On peut même compter sur ses défauts qui parviennent à désamorcer l'angoisse des heures troubles ou douloureuses.

Le sentiment religieux du Français est une question assez controversée à l'étranger et même dans son propre pays. On parle d'indifférence. Le mot est presque cruel quand on sait qu'un Français indifférent, en n'importe quel domaine, est un phénomène rare, si bien que lorsqu'il se sent amorphe il se croit vraiment bien malade. On préférerait le mot athée à indifférent, car être athée suppose un combat, un déploiement d'énergie, de vitalité. Etre athée n'est pas une méconnaissance de Dieu, c'est même assez souvent, en dépit des apparences, reconnaître une supériorité que l'on ne veut pas s'assimiler personnellement.

L'outrancière insinuation lancée inconsidérément à travers des propos réputés sérieux et solidement basés sur des statistiques et qui vise à souligner fortement une soi-disant dégénérescence religieuse française, repose-t-elle tout de même sur ces réalités honteuses ? Y a-t-il véritablement abandon de la paroisse, simplification de la morale, ignorance conta-

gieuse de tout segment divin, y a-t-il même une stagnation générale dans les mouvements catholiques dirigeants ?

Tenter un instant d'être objectif et sincère c'est avant tout envisager la situation dans son ensemble, sur un plan national, avant et après la guerre, mais c'est également s'intéresser aux réactions de la masse autant qu'à celles de l'élite. Il y a une quinzaine d'années la France souffrait encore, sans que l'étranger en ait nettement conscience, d'une espèce de guerre froide au sein de ses idéologies : vivant des implacables conséquences de la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui le saignait sans pitié, le catholicisme français s'était donné pour tâche de garder son intégrité et autant que possible son autorité. L'agressivité politique du voisin, en une époque où l'on croyait encore à la sincérité des partis politiques, rendit l'apostolat extrêmement difficile : il ne s'agissait pas de se supporter ou de se tourner le dos, car l'agresseur désirait avant tout faire place nette, et les harangues sanglantes contre les croix de bois ne sont pas encore oubliées.

L'éclatement mondial ne tarda pas à bousculer la routine et les tracasseries de l'enfant trop gâté. Sous l'oppression il se tut quelques années et avec l'ivresse de la liberté retrouvée, il cria n'importe quoi et adora un peu n'importe qui. Mais aujourd'hui la convalescence est terminée, il se rend compte qu'il n'a perdu que trop de temps ; c'est le sentiment d'ailleurs de tout français en général. Il se rend compte surtout qu'on a voulu profiter de l'abrutissement dans lequel il était plongé pour lui faire avaler n'importe quelle pilule. Sartre ne l'intéresse plus, il préfère aujourd'hui « croire en ceux qui croient » et accepte cordialement leur collaboration dans des discussions politiques, sociales ou scientifiques. De son côté, le catholique profite largement du bouillonnement des idées et de la liberté d'expression, dont l'absence mesquine lui était autrefois un réel handicap, pour jeter ses lumières et regrouper efficacement ses apôtres : tout métier, toute corporation, toute activité a désormais son représentant spirituel qui a droit au chapitre comme son voisin l'anarchiste : mouvement des industriels catholiques, des intellectuels catho-

liques, jeunesse agricole catholique, jeunesse ouvrière catholique, jeunesse étudiante catholique... sans parler de l'extraordinaire mission des prêtres-ouvriers au cœur des usines. Depuis au moins deux générations, la France n'avait jamais eu d'occasions aussi favorables de prouver au monde qu'elle était toujours « la Fille aînée de l'Eglise ».

Avec le respect sacré qu'il a pour ses traditions, le Français, en particulier, est fier de cette rénovation, de ces discussions, de ces recherches vers une entente cordiale, il se sent tout à fait chez lui, il a l'impression de revivre véritablement. Cependant, la négligence des pratiques religieuses est le grand reproche qu'on lui adresse. C'est une paresse qui n'est pas édifiante, mais la véritable cause de cette fantaisie dans la pratique n'est pas une question religieuse, ni morale — combien de pères de famille qui, négligeant eux-mêmes toute pratique, ne supporteraient pas que leurs enfants soient élevés ailleurs que dans des institutions libres c'est-à-dire catholiques — c'est davantage une question de discipline ou plutôt d'indiscipline. Le Français catholique est extrêmement croyant, on serait surpris de déceler en maintes occasions une certaine acceptation instinctive du martyre s'il se présentait, il fait chaque jour amende honorable, ses élites le stimulent, le bousculent dans son inertie sentimentale, son éloignement trop important de la paroisse qui ne tient nullement dans une politique d'hostilité envers l'Eglise et le clergé dont la vocation devient une immolation quand il connaît l'extrême pauvreté qui l'attend chaque jour de la vie.

Enfin, si l'on se doit de déplorer certaines faiblesses, il est regrettable qu'elles prennent aux yeux d'esprits un peu trop critiques, une atmosphère de déchristianisation notoire. Les dernières années ont accumulé des faits importants, ont revivifié une infiltration spirituelle très précieuse qui témoigne amplement que la dernière décade même avec certains relâchements et engouements philosophiques aura été plus bénéfique que les derniers siècles écoulés. Laissons à l'avenir le soin de nous donner raison.

Madame André La Rivière

# Les enfances canadiennes de la littérature

## II

*Un mal et ses causes...*

Les principales causes de notre inadaptation seraient les suivantes :

1) Le fait que nous nous jugions d'après la connaissance de ce que nous sommes ; or nous nous connaissons peu, ou mal...

Il est bon de se critiquer mais injuste de s'ignorer. Injuste et de fausse humilité. Eh oui ! nous nous ignorons. Presque totalement... Voilà la première cause du mal... A moins que les autres viennent nous démontrer, preuves à l'appui, nos talents, comme cela s'est vu trop souvent dans le domaine des arts et des lettres, nous continuerons à ignorer longtemps nos écrivains. Paresse ? Peut-être ! Incapacité de juger ? Probablement ! Défiance à l'égard des nôtres ? (nous avons été si souvent trompés !) Certainement.

Ah ! certes, nous avons des imbéciles. Toutes les nations en ont. Un relevé statistique honnête prouverait probablement que nous n'en logeons pas plus que les autres.

Tel n'est pas, cependant, le point. Nous n'avons pas que de mauvais écrivains. Nous en avons de bons, de parfaits même. Qui les connaît ? Qui les a lus ? Qui a lu, pour ne citer que les vivants au hasard de la mémoire, les derniers poèmes d'Anne Hébert, plus grande que la comtesse de Noailles et plus profonde peut-être que Marie Noël ? Qui sait que Jean Le Moyne est un écrivain excellent, probablement supérieur à Camus. Le style d'un René Garneau, d'un Roger Duhamel, d'un Toupin vaut sûrement celui d'un Marcel Aymé. Nous n'avons pas l'intention d'exagérer... Gérard Filion du journal « Le Devoir » écrit parfois des éditoriaux qui ont toute la vigueur dialectique d'un essai de Chesterton. Mgr Savard est un des plus grands poètes français du XXe siècle. Marcel Raymond et Robert Elie valent n'importe quel critique littéraire français. Qui a fait le tour de leurs écrits ? Qui s'y intéresse ? Qui a compris et

montré dans une étude scientifique de textes l'art romanesque de Gabrielle Roy ? et de Lemelin ? Frégaut est aussi *savant* que le plus ascète des historiens de la France.

Il a fallu attendre presque trente ans pour avoir une édition critique des poèmes de Nelligan. Où est la monographie définitive sur Buies ? Où est l'étude littéraire classique sur les écrits de Olivar Asselin, sur les poésies de Saint-Denys-Garneau ?

Au lieu de cela, nous nous ignorons tout en continuant de nous juger. Au lieu de cela, nous étudions et lisons de vieux auteurs secondaires d'Europe dont on a dit déjà mieux que ce que nous pourrions en penser. Nous évitons de poser « notre » problème. C'est vrai ! Nous n'avons pas de Valéry, ni de Mauriac, ni de Claudel, ni de Mounier. Ces héros de l'esprit n'appartiennent qu'aux nations adultes. La nôtre ne l'est pas. Il n'y a aucun déshonneur à en être privé. Surtout ce n'est pas une raison pour mépriser ceux que nous avons, jusqu'à leur préférer des auteurs étrangers qui, à bien des points de vue, spécialement celui de la pensée, leur sont inférieurs.

En résumé, la première cause de nos sévérités est tout simplement l'ignorance. De l'ignorance au mépris, il n'y a, a-t-on dit, qu'un pas. Et nous l'avons vite, trop vite franchi.

Une nation exprime dans ses lettres ses aspirations les plus essentielles. Certes, les lettres n'expriment pas tout. Mais « de toutes les manifestations de l'activité humaine, la littérature est sans conteste celle où s'expriment le plus complètement et le plus clairement les caractères propre d'un peuple » [1]. Le message que disent les lettres compte parmi les plus importants de ceux dont il faut tenir compte pour comprendre une civilisation en marche. La seule analyse littéraire et doctrinale des écrits d'un Cicéron, d'un Quintilien, d'un Augustin, d'un Grégoire de Tours, d'un Bède, suffirait pour caractériser le temps et la société dans lesquels ils ont vécu chacun en particulier. Par contre, et pour revenir à notre époque, un auteur comme Camus dit à lui seul l'instabilité, la

violente dialectique d'un peuple éprouvé mais resté fier. On pourrait facilement donner d'autres exemples. Ce à quoi nous voulons en venir : un peuple sans histoire littéraire est un peuple qui s'ignore. Un peuple qui s'ignore est un peuple bien près de mourir pour l'histoire de l'humanité.

Et comment dire ensuite d'un peuple qui ignore son histoire littéraire qu'il se connaît ? Et quand un peuple ne se connaît pas, comment peut-il se juger ? Et s'il se juge, comment peut-il le faire équitablement ?

2) Nous nous connaissons peu ; nous nous connaissons *mal :* nous oublions de nous situer en histoire de la culture et nous nous attachons exclusivement « au cas particulier », qui est le nôtre. Ou encore : nous lisons le texte de nos lettres « à la japonaise » : à partir de la fin de la ligne. Quand nous feuilletons le livre de nos lettres, nous le faisons comme d'un *digeste :* au hasard et sans souci des liens.

Si nous reprenions un jour, dans une généreuse vision d'ensemble qui tiendrait compte de notre hérédité, toute l'histoire générale des lettres françaises, nous verrions alors comment, à une heure assez tardive de l'histoire, la culture canadienne s'insère normalement, avec sa littérature qui n'en est pas la moindre des manifestations, à l'intérieur d'une tradition, à la suite d'un long passé hors de l'orbite duquel la vie canadienne se constate peut-être, mais ne s'explique pas. Faux, en tout cas, de faire de notre littérature une page perdue... ou un texte en appendice de l'histoire des lettres françaises.

3) Tout s'enchaîne. Le manque d'une vue d'ensemble nous amène à ignorer notre passé latin. L'ignorance des premières sources latines de notre histoire (vg. sait-on qu'en 1664 le jésuite François du Creux publiait à Paris, *en latin,* la seconde des histoires du Canada ?) [2], nous a conduit à l'ignorance du moyen âge, qui nous appartient, en un sens, presqu'autant qu'à la France. L'ignorance du moyen âge nous empêche de nous intéresser à nos enfances. Elle nous prévient en tout cas de saisir le sens véritable de l'histoire de nos lettres, de soupçonner même qu'elle puisse en avoir un...

Et maintenant nous devenons de plus en plus américain : ce qui ne nous aide pas plus qu'il le faudrait à maintenir en nous le sens de la généalogie et de l'hérédité. Dommage !

4) Une autre raison, étroitement liée à la précédente, de notre défaitisme exagéré, tient à un facteur d'ordre politique et militaire. La conquête anglaise a bouleversé notre psychologie et mélangé, en les divisant, nos réflexes comme Canadiens. Nous avons oublié, peu à peu, sous le coup d'épreuves de toutes sortes, que nous avions *déjà* un passé littéraire à nous...

Nous sommes portés à tout diviser, même l'indivisible, d'après la seule et unique date magique : 1760. Nous avons été profondément blessés un jour lorsqu'on nous a dit que nous étions un peuple sans histoire. Nous avons réagi nerveusement. Susceptibles au possible, nous avons écrit des histoires « nationales ». De plus en plus nous renfermant en nous-mêmes, en notre survivance, que des voisins ambitieux ne nous ont jamais rendue facile, nous avons encore peu à peu, sans jamais le vouloir positivement, oublié notre vrai passé, oublié les XVe et XVIe siècles, oublié le XIIIe siècle, oublié surtout le XIIe siècle sans lequel il est impossible, à notre avis, de comprendre le Canadien français.

D'abord émigrés au Canada, entièrement dépendants de la France, nous sommes devenus brutalement sous la poussée de circonstances imprévues, des orphelins isolés. Psychologiquement il arrive, cependant, que nous gardions encore... même en 1953, le complexe « Nouvelle-France » d'émigré français du XVIIe siècle... celui qui regarde toujours du côté du Golfe pour voir s'il n'arriverait pas quelque navire... du Roi. Pourquoi ne pas entretenir plutôt comme les Américains, que nous aimons tellement à imiter, le complexe du fondateur (du *créateur*, comme on dirait en littérature). C'est cela que nous sommes et devons être : des fondateurs et des *créateurs*. Mais non, nous cultivons désespérément les traditions immédiates. Nous nous rappelons les mêmes auteurs, citons les mêmes textes de Cartier, Garneau, Bourassa et Groulx. Nous invoquons

les mêmes dates, *certaines* dates. Nous oublions la gloire de nos premières origines. Nous oublions notre passé, notre vrai passé, notre maître, le passé *médiéval.* Nous oublions les Romains et négligeons de plus en plus les Grecs, nos premiers maîtres ès-lettres.

Tout ne se divise pas en histoire du Canada d'après 1760. Surtout il est faux de vouloir transposer sur le plan littéraire des réactions légitimes dans le domaine politique. Le régime français nous a marqués *définitivement.* Encore plus que ne le fera par la suite le régime anglais que nous n'avons intérieurement jamais trop accepté. Expliquons plutôt que jusqu'en 1760, ce fut notre Ancien Testament. Et que depuis 1760, nous vivons sous le Nouveau Testament. Non pas que nous voulions comparer la venue de l'Anglais à celle d'un Messie promis et attendu (!...) ; c'est un rapprochement que nous proposons pour le seul motif de montrer qu'il nous est aussi impossible à nous Canadiens issus de Français de comprendre notre histoire littéraire sans les sources françaises et latines du régime français qu'il serait possible à un chrétien de vouloir s'expliquer sans l'Ancien Testament.

La même tradition européenne se continue ici depuis le XVIe siècle, plus lentement, plus uniformément et sous de nouvelles conditions extérieures qui sont en train d'en remouler la forme. Aussi, lire l'histoire des lettres canadiennes comme l'a fait Mgr Camille Roy dans son *Histoire de la littérature canadienne*, manuel dont on se sert encore dans plusieurs collèges parce qu'il n'y en a pas de meilleurs, c'est exactement tout faire pour la rendre inutile, incompréhensible et détestable.

5) Une autre cause de malaise, à laquelle nous avons fait allusion plus haut remonte au moins à Buies, puisque c'est lui qui la définit, en 1878 :

« Le public dont ça n'est pas la faute, a vu tant d'écrits sans couleur, sans idées et sans style, qu'il n'a pu acquérir le sentiment de l'art littéraire, ni former son goût, ni savoir faire de distinction... » [3].

Quand on a entendu tant de sermons mal préparés, mal dits, on finit par croire qu'il ne s'en fait plus de bons.

6) Nous lisons dans le *Rapport de la Commission d'Enquête*, que nous ne pouvons sûrement pas soupçonner d'étroitesse d'esprit, tant on a pris de soin à se documenter et d'attention à le rédiger, les lignes suivantes :

« De son côté, l'auteur de l'étude sur les lettres françaises au Canada, tout en admettant qu'une littérature nationale doit exprimer certains traits fondamentaux de la population et les caractères plus ou moins originaux du paysage dans lequel cette population vit et évolue, soutient qu'au delà de ces détails particuliers et locaux, une littérature, pour être dite nationale, doit être reconnue comme un témoignage de la nation auprès des autres nations, et qu'elle doit, en conséquence, avoir la « résonance humaine » et la « valeur esthétique » qui puissent éveiller l'intérêt et la sympathie et susciter l'admiration des autres peuples.

« Si paradoxal que cela puisse paraître, je dirai qu'une littérature ne peut être considérée comme l'expression originale d'une nation qu'à partir du moment où cette littérature compte en tant que témoignage auprès des autres nations. Ce serait donc lorsqu'elle a prise sur l'universel, lorsqu'elle a assez de résonance humaine et de valeur esthétique pour éveiller l'intérêt et susciter l'admiration des autres peuples, et qu'elle sait en même temps exprimer le tempérament particulier du peuple dont elle est l'émanation, et seulement à partir du moment où elle remplit toutes ces conditions, qu'une littérature peut être dite nationale » [4].

Franchement, nous ne pouvons admettre ceci même sous sa forme paradoxale. Nous croirions plutôt que c'est une cause du malaise actuel qu'on ait souvent raisonné ainsi. Nationaliste malgré elle et pas assez autonomiste, cette conception des lettres est au fond trop extrinsèque à la nature de la vie littéraire. Elle laisse supposer que les meilleurs juges en la matière sont encore les *autres*, ceux qui ne sont pas du pays. Situation de fait, peut-être, dont nous regrettons que l'on ait pu l'élever à la dignité de théorie.

Non ! il n'est pas suffisant, ni même nécessaire, que les autres se rendent compte que notre littérature soit la littérature *canadienne* pour

que *de fait* elle le devienne. Nos jugements ne doivent pas attendre ceux des autres, ni encore moins en dépendre. Il faudrait que nous ayions nous-mêmes assez de compétence pour nous juger. Et peu importe alors que Saint-Denys-Garneau soit pour un temps plus ou moins long connu ou ignoré de l'étranger, s'il écrit un chef-d'œuvre, on finira bien par s'en apercevoir. D'ailleurs, il existe dans le monde des lettres, un flair collectif qui finit toujours par avoir raison... même des ignorants. Dans le cas de Saint-Denys-Garneau, réjouissons-nous d'avoir vu aussi vite que la France... Non ! il ne faudrait pas laisser entendre que l'essor des lettres canadiennes puisse devenir un jour l'effet de la publicité. Nous ne réussirons jamais à nous imposer de cette façon. D'autres feront toujours plus de bruit que nous.

Nous pouvons nous louer, d'autre part, de n'être jamais, ou presque jamais tombés dans les exagérations et l'esprit colonial des auteurs puritains de la Nouvelle-Angleterre qui veulent dès 1840 faire parler d'eux en s'opposant aux Anglais. Dieu merci ! nous ne nous sommes jamais comparés à Israël, ni aux apôtres de la Palestine [5]. Nous n'avons jamais désiré abandonner le « français » pour le « québecois ». Au surplus, nous avons eu l'avantage d'être très longtemps ignorés par l'Europe. C'est mieux dans la circonstance que d'avoir été méprisés. Car au moment où les Anglais se demandent malicieusement : *who read an American book ?* les Français ne disent rien ou à peu près de nos lettres. Le Canada est encore pour l'Europe entière, moins l'Angleterre, une entité géographique, synonyme de terre froide et lointaine [6]. Nous avons rarement eu à reprocher aux Français, comme les Américains ont eu à le faire pour les Anglais [7], d'avoir été trop exigeants pour nous. Et c'est de plus en plus maintenant que nous pouvons compter sur la France pour mettre en relief et encourager tout ce qui s'écrira d'original chez nous. La France n'a jamais trahi les lettres ; et c'est tout à son crédit. Elle n'a jamais été, en général, jalouse des succès étrangers. C'est pour elle un point d'honneur et un facteur de progrès de « faire flèche de tout bois », fût-il des pays du Nord ou de l'Est. La France a peut-être trop de chefs-d'œuvre pour

s'occuper de nos « petites œuvres » aussi bien que nous pourrions le faire. Elle nous rend en cela un grand service et se montre sage en ne voulant pas consacrer à l'avance à nos lettres une immortalité et une nationalité dont nous doutons nous-mêmes.

7) Une sorte d'inconvénient malheureux est cependant né de nos parentés culturelles et linguistiques avec la France. Notre propre littérature s'écrivant dans la même langue que cette littérature dont on a dit qu'elle était la « troisième littérature classique », il en est résulté chez nous comme un besoin instinctif, presque une tendance naturelle de comparer les lettres canadiennes aux lettres françaises. Les Américains, nous l'avons dit, n'ont pas été exempts du même mal.

L'enfant qui grandit a toujours envie de se mesurer. Il ne le fait habituellement qu'en se comparant aux plus grands que lui. On le voit rarement reconnaître ses propres dimensions...

Le mal n'est pas tellement dans ce fait initial que dans la façon dont nous le faisons : parce qu'en nous comparant, nous opérons des déductions malfaisantes qui tournent facilement contre nous. Comparer F.-X. Garneau à Taine, par exemple, et oublier que l'un et l'autre ont une toute autre histoire à raconter, c'est faux... Comparer du même point de vue comme s'ils étaient du même milieu et du même passé littéraire, Saint-Denys-Garneau et Baudelaire, c'est injuste et pour l'un et pour l'autre. Si nous persistons dans cette attitude d'esprit, nous devrons presque toujours céder... et conclure que les Français nous sont supérieurs (ils le sont comme *tels*) et qu'il ne vaut pas la peine de nous intéresser à notre propre histoire.

La vraie humilité n'en demande pas autant. Il ne faudrait pas surtout que nous répétions l'erreur des premiers écrivains américains qui sont prêts à comparer Dwight *(Conquest of Canaan)* à Milton *(Paradise Lost)*, à considérer Barlow *(Columbiad)* comme un Virgile américain. Félicitons-nous de n'avoir jamais eu un Cotton Maher (+1728) [8].

En somme il est absolument injuste de comparer ou même de mettre sur le même pied une littérature « professionnelle » et une littérature qui

est encore au stage d'amateur. Comme il serait contre nature de vouloir expliquer l'une par l'autre, l'épopée primitive, fortement marquée de traditions orales, et le roman adulte de mœurs où le raffinement de la forme écrite vient normalement confirmer la maturité du jugement. Même Eschyle ne se compare pas à Homère sans quelqu'injustice pour l'un et l'autre. Ni Shakespeare à Chaucer ? Aussi il serait regrettable que l'on veuille à priori la même perfection d'art et de pensée dans une œuvre canadienne que dans une œuvre classique de la littérature française.

Ça va de soi, il me semble.

8) Une autre raison de notre complexe d'infériorité tient à un état de croissance générale. Le Canada est une nation en plein essor, à la tête du devenir industriel en Amérique. Et comme les usines se font plus vite que les livres, nous sommes portés à transposer d'un domaine à l'autre jusqu'à accuser amèrement notre littérature d'être en retard. Notre peuple, qui supporte bien que l'importance politique de son pays dépasse en proportion celle de sa force militaire, ne veut pas admettre cependant, que sa littérature soit, comme il la croit, en retard.

Normalement le phénomène littéraire n'accompagne pas le fait politique : il le suivra plutôt. L'essor politique d'un pays appelle sans le causer le progrès de la culture. Par exemple, les vrais résultats de la réforme carolingienne ne se sont fait sentir qu'au temps des fils et petits-fils de Louis le Pieux ; au moins une trentaine d'années après la mort de Charlemagne. Nous pensons à Jean d'Orléans (+844), à Loup de la Ferrière (+862), à Jean Scot Erigène (+877). Ces derniers sont les grands lettrés de leur siècle, gens plus profonds, plus personnels qu'Alcuin et que Rhaban Maur, leurs précurseurs immédiats.

*Nous sommes en retard sur la France*, répète-t-on. En retard de quoi ? Nous sommes si peu en retard que les Canadiens anglais placés dans de meilleures conditions psychologiques que nous, plus riches et plus facilement liés à leur pays d'origine, n'ont guère à la même époque et dans le même espace de temps, su faire mieux que nous. Le cas des Américains est différent. L'émigration variée et plus intensive qui fut la

leur, le caractère même de l'Américain spontané et réceptif, l'économique appuyant, tout a favorisé chez eux le progrès d'une littérature qui sera peut-être plus originale que la nôtre dans ses formes et sa technique mais qui, pour le moment, ne promet rien d'absolument génial.

Demeurons sur le plan chronologique : nous nous trouvons actuellement à un âge normal... que nous n'avons pas choisi d'ailleurs. Une autre littérature placée dans les mêmes conditions que la nôtre, eût-elle pu faire mieux ? « L'artiste a un œil, mais pas à 15 ans » (Malraux).

Je me souviens d'un vieux professeur de littérature canadienne qui n'en connaissait que l'enveloppe extérieure, mais, d'autre part, trop naturellement bon pour être offensif, nous dire sérieusement : « Messieurs, c'est 1760 qui a arrêté la production littéraire canadienne-française... » Arrêté quoi ? qui ? Un autre regrette publiquement que la Confédération ait nui à l'essor de notre pensée... A l'essor de quoi ?

Lire et comprendre sont deux actes bien différents.

Il y a toujours eu et il y aura toujours une seule façon matérielle de lire un mot. Les interprétations sont plus nombreuses. Ce n'est pas simplement à lire un texte, même ligne à ligne, que l'on réussit à en pénétrer la vérité. Ce n'est pas à penser aux seuls auteurs canadiens qu'on finira par comprendre la littérature canadienne. Pourquoi ne pas regarder plutôt le fait canadien-français par rapport à l'ensemble, comme le fait d'une jeune littérature issue d'une littérature plus ancienne, littérature-mère qui, entre temps, poursuit son œuvre dans un chemin depuis longtemps tracé. Au Canada l'on commence. Il faut faire dans un autre milieu, avec d'autres gens et dans d'autres circonstances ce que d'autres ont déjà réussi ailleurs. En théorie nous admettons ces faits. Mais en pratique ? Comment modifier notre façon individuelle de raisonner ?

## II

C'est sur le plan des idées qu'il faut d'abord agir. Puis sur celui de l'enseignement. Ceci nous ramène à offrir à nos lecteurs quelques suggestions, solutions possibles aux problèmes actuels que pose notre jeune histoire littéraire.

1) Sur le plan des idées une première réaction est nécessaire. Pourquoi ne pas accepter une fois pour toutes le *fait* de nos *enfances* ? se mettre une fois pour toutes l'idée dans la tête ? Accepter d'être en histoire des lettres non pas d'être en retard, mais d'avoir commencé huit, six, quatre siècles après des littératures qui aujourd'hui nous dominent. Nous prendre pour ce que nous sommes. Reconnaître les désordres de nos bredouillements, les lenteurs premières de notre histoire littéraire, qui tiennent plus souvent à des contingences historiques qu'à des indifférences voulues. Accepter, comme nous l'avons souvent demandé à nos étudiants, de considérer l'effort et non le succès, le mérite et non le dénouement, le présent et non le passé...

S'accepter, c'est *se reconnaître ;* c'est reconnaître l'importance de nos enfances, l'importance de ce que nous appelons en histoire littéraire les œuvres secondaires. Géographiquement nous sommes encore une terre d'expérience. Littérairement aussi. Il convient d'être patient, juste, humble partout.

« Il y a une force terrible dans l'humilité », écrit Dostoïevsky.

2) La seconde proposition que nous soumettrions regarde notre conception des lettres. Il conviendrait, croyons-nous, d'introduire dans nos esprits comme dans nos exposés oraux et écrits, une façon de parler des lettres adaptée à notre situation particulière, avec de nouveaux mots, un nouveau lexique, de nouvelles formules, une épistémologie plus ferme... C'est alors que l'on commencerait à étudier nos écrits non plus à cause de leur valeur esthétique, non plus seulement comme une littérature-art, mais d'abord comme une littérature de pensée. C'est alors qu'on s'intéresserait à *toutes* nos lettres : pas seulement à deux ou trois romans réputés et à quelques poètes qui ont survécu à l'oubli.

Tout compte, tout peut compter dans les *enfances littéraires.* Ainsi, au lieu de parler *littérature*, parlons plutôt de *lettres canadiennes.* Au lieu de juger d'après l'originalité de forme et de l'expression, voyons s'il n'y a pas d'abord originalité d'esprit. Cherchons à fixer l'attention actuelle

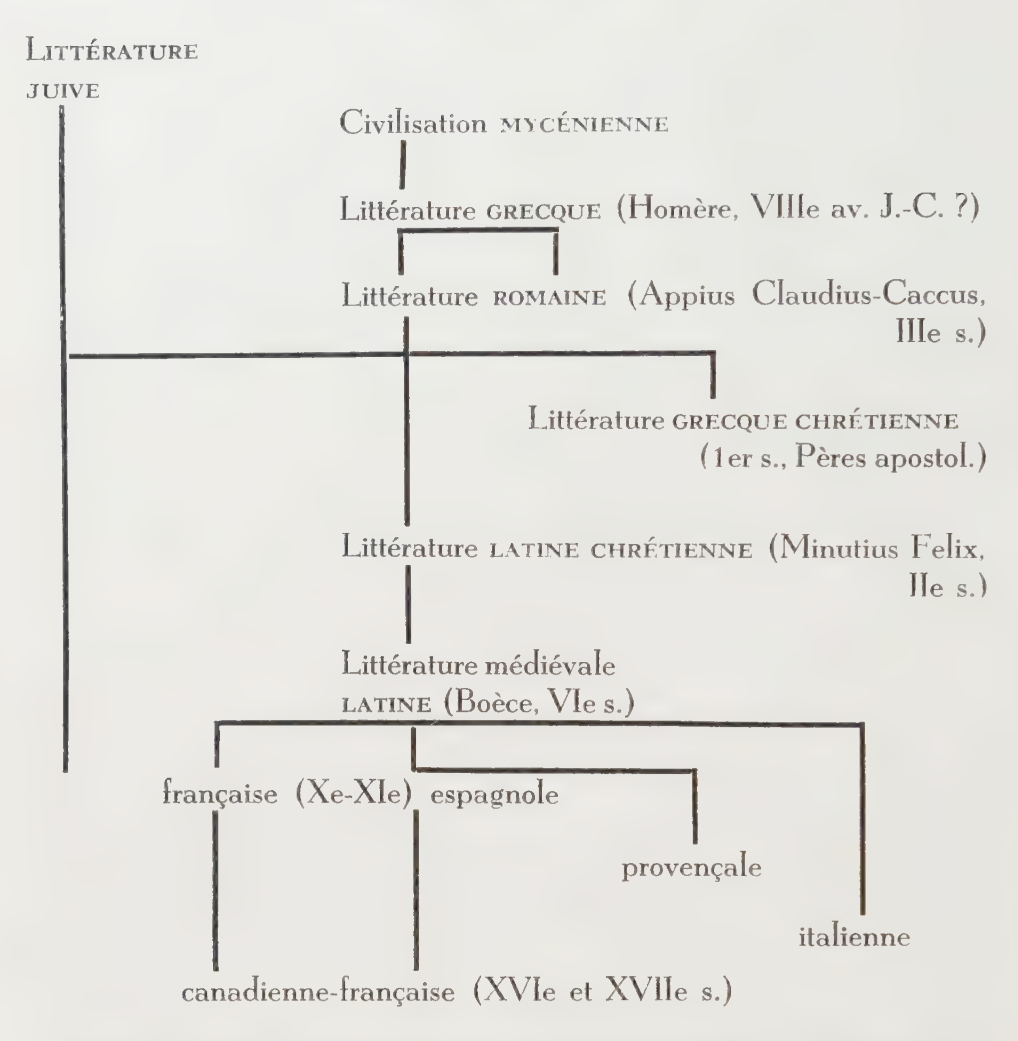
de nos écrivains sur ce qu'il y a de plus fondamental dans une littérature : la pensée qui l'appuie.

3) Il conviendrait, en troisième lieu, de réhabiliter dans nos manuels comme dans nos esprits, sur le plan des études secondaires comme sur le plan universitaire, les premières sources françaises des lettres canadiennes, vg. : *Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier aux Terres Neuves du Canada* ; *Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot ; *Histoire du Canada* du Frère Sagard ; *Mémoires* du baron de la Hontan ; *Histoire de la Nouvelle-France* du Père Charlevoix ; *Mœurs des sauvages américains comparés aux Mœurs des premiers temps* de Lafiteau ; Les *Voyages* de Samuel de Champlain ; Les *Lettres* de Marie de l'Incarnation ; *Histoire naturelle des mœurs et production du pays de la Nouvelle-France* de Pierre Boucher ; Les *Relations* des Jésuites, etc...

Ces documents sont à nous autant qu'à la France. Rien ne les empêche, en tout cas, d'appartenir à deux littératures à la fois. Ils nous appartiennent sûrement autant qu'à la Grèce appartiennent les pages où Hérodote raconte en détail la vie des Perses ; autant que *Maria Chapdelaine* d'abord publié en France et écrit par un Français bien français et moins Canadien encore que Jean de Brébeuf. Nous nous devons de réclamer ces textes, de les étudier. Nous pouvons les comprendre mieux que n'importe qui au monde. Nous connaissons les lieux, les sujets, les milieux.

C'est par ces écrits, dont certains sont tout simplement magnifiques, que nous rejoindrons par delà les horizons trop fermés d'une histoire littéraire qu'on diviserait uniquement par l'arrêt artificiel de 1760, le vrai sens de notre histoire. Revenons à l'étude du moyen âge latin et français. Ainsi, nous pourrons mettre pleinement à profit notre passé gréco-romain.

D'un simple coup d'œil, revoyons la glorieuse hérédité qui nous supporte et montre notre place dans l'histoire de la civilisation occidentale. N'est-elle pas réconfortante pour le Canadien, la simple généalogie de ses lettres ?




Nos lettres, comme toute notre tradition culturelle, dépendent donc d'un passé qui plonge ses racines en pleine antiquité latine. Aussi des affinités sont à prévoir entre la naissance des lettres au Canada et la naissance des lettres grecque, romaine latine et française, etc... L'unité foncière de la tradition littéraire latine, dont nous sommes un rejeton direct justifie une telle hypothèse de travail que soutient aussi l'unité de la vie des lettres dont nous avons déjà parlé. Les littératures médié-

vales étant aux origines plus immédiates de la nôtre, elles sont déjà toutes désignées pour éclairer *à titre de comparaison provisoire et partielle*, notre propre histoire littéraire. On prévoit, en effet, redisons-le, comment *en une certaine façon* la littérature canadienne sortira de la littérature française, comme cette dernière est sortie de la littérature latine, et celle-ci de la littérature romaine, et celle-ci de la littérature grecque. Osmose successive et progressive qu'il sera intéressant d'étudier, tout en nous souvenant que l'histoire continue toujours en ne recommençant jamais. L'histoire du Canada français reste avant tout une *histoire nouvelle*.

Benoît-M. LACROIX, O. P.

NOTES

1. PAUL VAN TIEGHEM, *La littérature comparée*, p. 210.
2. Cf. FRANCISCUS CREUXIUS, *Historiæ Canadensis, seu Novæ-Franciæ Libri decem ad annum usque Christi* MDCLVI Paris, 1664 : après même *L'Histoire Véritable et Naturelle des Mœurs et Productions du pays de la Nouvelle-France*, éd. à Montréal par Goffin, 1882.
3. *Petite Chronique pour 1877*, Québec, 1878, XXI.
4. *Op. cit.*, p. 259.
5. Cf. préface à *The Cambridge History of American Literature ;* aussi J. F. CAHAN, *La littérature américaine*, pp. 12-13.
6. Cf. ALBERT DOPPAGNE, *Canada et ses dérivés en français, Lexicologie sémantique et folklore*, dans *Archives du Folklore*, IV, pp. 43 ss.
7. Voir la réplique de R. W. Griswold, dans son introduction à *Prose Writers of America*, paru en 1847.
8. Si la querelle qui s'engage en février 1946 entre Robert Charbonneau (Cf. *La France et nous*) et René Garneau, Cassou, etc., ressemble étrangement à celle qui soulevait les contemporains d'Irving (1859), il faut tout de même savoir que le problème n'est pas exactement le même. Monsieur Charbonneau affirme et réaffirme qu'il ne veut pas s'éloigner de la France. Si on démêle ici le problème que posent tour à tour l'homme de lettres et l'éditeur, on comprendra mieux la portée de cette courte querelle, aujourd'hui terminée et sans portée pratique sur le développement concret de nos lettres.

# « Profil de l'Orignal » [1]

Un humour noir. Une verve rabelaisienne. Une variété étonnante de tons et de thèmes. Du Freud, du Sartre, du Giraudoux. Du Jean-Baptiste... — celui de la chasse-galerie et des chansons après-boire. Le tout, dans un immense éclat mêlé de rire et de désespoir, mais si jeune, si peu tragique, si cordial, qu'on se laisse prendre au jeu et qu'on ne sait bientôt plus s'il faut en rire ou pleurer. Ainsi nous est apparu le *Profil de l'Orignal* : genre très nouveau, très attachant, très original, comme l'ont signalé la plupart de nos critiques.

Le roman est fort bien rédigé, dans un français allègre, ailé, vigoureux, savoureux : le moins indigeste qui soit encore sorti de nos presses trop neuves. Je ne puis me retenir de lui appliquer ces remarques de Claudel, à propos d'*Une Saison en Enfer* : « ... cette prose merveilleuse tout imprégnée jusqu'en ses dernières fibres, comme le bois moelleux et sec d'un Stradivarius, par le son intelligible... Qui une fois a subi l'ensorcellement de Rimbaud est aussi impuissant désormais à le conjurer que celui d'une phrase de Wagner. La marche de la pensée aussi qui procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques, et le rapport de notes juxtaposées... » Langage de l'intuition, à la fois lumineux et obscur, parce que tout y est trait, fusée, affirmation, négation, sans la liaison marquée des conjonctions. Cathédrale imagée et sonore, dont murs et colonnes tendent vers un point indéfini, sans l'appui des contreforts syntaxiques. Feu d'artifice d'une pensée printanière, pleine de foi en son élan, à qui il importe avant tout d'enfoncer les horizons. Le point de vue est toujours au delà de la toile, et notre logique, pour le saisir, doit s'accommoder comme elle peut des perspectives d'*Anima*.

Soit dit pour la forme ! Le plus difficile est d'apprécier ce fonds mobile d'idées qui naissent et disparaissent, se croisent et s'entrechoquent, à une allure vertigineuse, sous la pression d'une imagination inépuisable, qu'un dessin de givre, ou l'ennui d'une averse, transportent aux confins

1. Andrée Maillet, *Profil de l'Orignal*, Editions Amérique Française, 28, avenue Arlington, Westmount, P. Q. Prix : $1.50.

du réel et du rêve. Tenter de relever, par le menu, ne serait-ce que les principaux thèmes, serait probablement peine perdue. Un travail prétendûment critique pourrait dépasser ici en fantaisie la fantaisie même de l'auteur. Faut-il penser qu'une lourde thèse philosophique déroule sa trame, sous tant de tableaux divers ? Faut-il imaginer une caricature plutôt cynique de notre monde, examiné sous l'angle existentialiste ? Faut-il supposer que l'unique fin visée est celle du comique, du rire, du jeu littéraire énorme et délicat ?

L'auteur seul pourrait répondre, et il n'est même pas sûr qu'il soit lui-même en mesure de le faire pleinement. Aux sources de l'inspiration, il y a des motifs qui échappent souvent à la conscience créatrice elle-même. L'artiste se croit libre entre tous, mais il est prisonnier comme nous tous de la chair et du sang. Qu'on me pardonne alors de chercher à une plus grande distance, au delà du texte, dans certaines conditions de milieu, d'espace et de temps, la signification de ce *Profil.*

Coïncidence, ou rencontre éclairante ? je ne sais. J'ai lu à la suite *Profil de l'Orignal*, *Pierre le Magnifique* de Lemelin, et *Malgré le Blasphème* de Michel Mourre. Or, il m'a semblé que ces trois œuvres, différentes de mille manières, n'étaient pourtant pas sans quelque parenté. Chacune nous raconte, en termes directs ou fantaisistes, l'histoire d'une âme furieusement agitée par ses incertitudes métaphysiques, l'angoisse d'exister, le désir de l'engagement. Nous sommes toujours dans l'après-guerre...

Michel Mourre est l'homme, héritier d'une civilisation millénaire, qui analyse, comme tant d'autres; avec une technique admirable, enviable et enviée, tous les ressorts de son être et de sa vie. Etude laborieuse, sobre, sans surprise. L'avenir de ces hommes, comme celle de la civilisation qui les a nourris, est écrit dans leur passé. La longévité de la partie, comme celle du tout, dépend uniquement de la vitalité des racines. C'est pourquoi l'enquête se mène à coups de sonde. La réponse à ce problème que pose l'existence, elle est au-dedans de soi ; elle s'obtient par intégration. Michel Mourre la tiendra, s'il sait plonger assez profond pour retrouver ses bases et s'assurer de leur solidité.

A l'extrême opposé, Lemelin — celui que nous découvre *Pierre le Magnifique* — est le fruit vert d'une civilisation à naître. Ses racines sont inexistantes, ou si frêles. Le présent ne prouve rien, et l'avenir seul montrera ce que le passé tenait en réserve. Dans une condition semblable, il n'y a que peu de profit à tenir son regard fixé vers le dedans. La survivance dépend du conflit avec ce monde mystérieux, fascinant, où l'homme doit tailler son domaine. D'où je pense, cette curiosité inlassable, cette recherche des portraits et des figures : ces instincts de policier fureteur et imaginatif — on les retrouve, aussi bien, à la naissance du roman russe ! Tout ce qui grouille au sein de la société, tout ce qui provoque un remou, tout ce qui agite une fougère, intéresse et inquiète ce fils de coureurs de bois. Le vieux désir français de voir des sauvages s'est retourné chez le canadien d'aujourd'hui en désir de voir des civilisés. Il veut savoir comment, en dehors de sa Province, on mange, on boit, on s'habille, on fraye avec les *créatures*... Hantise du meilleur, du nouveau, de l'étrange, besoin de se prononcer sur tout, de juger de tout, et de se trouver au fond aussi *capable* que n'importe qui... Respectons ces éclats, ces épreuves de force : le collier des lourdes hérédités viendra assez tôt peser sur ces larges épaules, et figer ces pieds dans des ornières minutieusement délimitées et ornées à la classique.

Andrée Maillet est de la même race que Lemelin, mais elle est femme. Non pas moins imaginative, mais moins casse-cou. Non pas moins gavroche, mais plus stylée. Elle tirerait volontiers du fusil sur l'Iroquois, et suivrait son mari en raquettes jusqu'à la Baie d'Hudson mais, ne l'oublions pas, elle a aussi gardé, dans son coffre, des miroirs et des poudrettes de Paris et de Rouen, et un petit traité : « Des bonnes manières... » Plus heureuse que Lemelin, une bonne fortune l'a conduite, jeune encore, à New-York, à Londres, à Nice, à Rome, et quoi encore ?... Elle a lu énormément, a passé sa jeunesse en milieu cultivé. Elle a plus vu, et plus retenu. En fin de compte, cependant, sa situation spirituelle est la même : il lui faut trouver une raison de vivre...

Michel Mourre, âme religieuse, amoureux de l'Eglise et déçue par elle, tente, un matin de Pâques, dans un geste de désespoir, d'assassiner la bien-aimée. Pierre le Magnifique, on ne sait trop au juste pour quels motifs, cède finalement à l'appel d'un sacerdoce dont il n'entrevoit que la puissance d'engagement, sans en pénétrer vraiment le sens mystique et évangélique. Paul Bar poursuit en tous lieux son Orignal, poursuivi lui-même par ce grand amour sauvage, cet idéal solitaire et fantastique, à quoi il ne demande qu'à vouer sa vie.

Toute l'humanité en est là : quoi d'étonnant si notre génération s'y trouve aussi. Elle cherche une métaphysique. Non pas, comme aux jours du fascisme, une mystique ; mais bel et bien une métaphysique. Non pas nécessairement celle des livres, mais celle au moins qui rendrait actuellement raison des choses actuelles, en termes francs et nets. Or, c'est une vieille habitude des hommes de chercher loin l'objet qui fera leur bonheur. Nos ancêtres cherchaient, par delà la forêt, une voie vers les Indes merveilleuses... Leurs descendants cherchent de même, au delà de toute culture, de tout système, de toute religion établie, leur voie vers une vérité qui les satisfasse.

On a reproché, avec raison, à nos pères, d'avoir voulu trop embrasser, d'avoir surtout couru des *embardées*. Qu'étaient ces Indes miroitantes, en comparaison de cette bonne terre que Dieu et Cartier avaient mise sous leurs pieds ? Je crains bien qu'on fera, tôt ou tard, aux fils, le même reproche : que sont ces vérités vagues qu'on espère aux confins des philosophies nouvelles, en comparaison de ces vastes champs que l'Evangile offre à ceux qui ont le génie et la patience de les exploiter ?

Mais on n'empèche pas une âme d'être une âme, et de chercher l'infini jusque dans les limites de l'indéfini. D'autant plus qu'il est parfois indispensable de renoncer à ce qu'on n'a pas, pour apprendre à apprécier ce qu'on avait déjà. Encore que le jeu risque de coûter cher, et que beaucoup finiront, comme le veut notre roman, le crâne écrasé sous le sabot de leur chimère.

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.

# Le théâtre d'Henri Ghéon

La publication récente de deux ouvrages posthumes d'Henri Ghéon. deux tragédies — une *Judith*, et un *Œdipe* — a attiré l'attention sur un dramaturge dont il faut reconnaître que depuis sa mort, en 1944, la place ne fait que grandir. Cet écrivain, peut-être trop modeste, qui fuyait le battage et l'agitation factice, qui fut toujours probe et loyal envers son art, il n'est pas excessif de le regarder aujourd'hui comme un des auteurs les plus représentatifs de sa génération.

Qu'eut-il donc contre lui pour ne pas trouver d'emblée la large audience que trouvèrent des confrères moins qualifiés ? Cela précisément, ce refus du truquage, cette loyauté dans l'expression, vertus aussi rares qu'encombrantes dans un métier où les fausses valeurs bénéficient trop souvent d'une sorte de préjugé favorable. Et cela aussi qu'écrivain catholique, classé avec un peu d'arbitraire uniquement comme tel, on lui accola assez légèrement la qualification péjorative d'auteur de patronage, alors qu'en vérité il était bien autre chose. Il est vrai — et ce n'était pas facile — qu'il sut renouveler le théâtre d'inspiration chrétienne, y allier tout à la fois un souci de vérité et un sens de l'humour qui donne un parfum si suave à des ouvrages comme le *Noël sur la plage* ou comme le *Conte des Trois jeunes filles à marier.*

Henri Ghéon, qui faisait partie de l'équipe de la « Nouvelle Revue Française », avait débuté au théâtre avec le *Pauvre sous l'escalier* que joua Jacques Copeau au Vieux-Colombier. On sait le parti pris d'austérité qui fut celui de Copeau quand il lança son théâtre. Il se justifiait par le souci de débarrasser la scène française des artifices et des fariboles qui l'encombraient. Il devait s'assouplir par la suite, se libérer : nous le vîmes bien quand Copeau donna le spectacle inoubliable de *la Nuit des Rois*. En revanche, on peut penser que *le Pauvre sous l'escalier* souffrit un peu de ce parti pris et laissa d'Henri Ghéon une image alourdie : or, ce théâtre aux reflets changeants comme la vie même fait sa part à la

bonne humeur dans la gravité, à la fantaisie dans le sérieux. Il y a quelques années, des représentations du *Noël sur la place* sur la petite scène du Théâtre Mélingue, à Paris, furent pour beaucoup une révélation. L'œuvre d'Henri Ghéon prenait son vrai visage, et si l'on comprit la faveur dont elle jouissait déjà dans les cercles catholiques, on vit bien qu'elle était faite pour parler à tous les publics.

Certes, Henri Ghéon n'a jamais caché son dessein d'édification par l'art dramatique, mais dans la mesure même où il rénovait le théâtre chrétien, apportant à un large auditoire des œuvres de qualité, bien différentes des fadaises de patronage, il était inévitable qu'il fît figure d'auteur spécialisé. Ce qui était à la fois juste et injuste. Henri Ghéon avait peut-être joué la difficulté, mais il avait obéi loyalement à sa vocation. Alors que l'on voit des ouvrages de cinquième ordre bénéficier en certaines paroisses d'un préjugé favorable abusif ; du seul fait de leurs bonnes intentions, pour ces mêmes intentions l'œuvre de Ghéon se voyait à priori discréditée aux yeux de certains « esprits forts » pour qui tout théâtre chrétien ne peut pas être de qualité. Préjugé tenace, auquel il est pourtant bien facile de répondre que les origines du théâtre ont toujours été religieuses. A ce préjugé on peut opposer en France la tradition des mystères. Bien mieux, on peut opposer les deux sommets de la tragédie classique : *Polyeucte*, *Athalie*.

Chrétien, le théâtre de Ghéon l'est plus profondément encore peut-être et plus purement que celui de Claudel. Mais ne comparons pas : il y a là deux manifestations très différentes, mais très belles, du théâtre d'inspiration chrétienne, disons même catholique, et qui toutes deux s'élèvent bien au-dessus de ce qu'on appelle péjorativement les bonnes intentions.

André Gide a tenté de discréditer les bonnes intentions et a fourni un appât facile à la malignité humaine. Ainsi procèdent tous les démolisseurs. André Gide n'était ni chrétien ni humain. Grand écrivain, mais qui n'exprimait que lui-même.

Grand écrivain aussi, Henri Ghéon s'est dépassé lui-même. Il s'est dépassé dans son œuvre chrétienne. Il s'est dépassé encore, et par surcroît élargi et renouvelé, dans les deux tragédies qui viennent de paraître et qui datent de la fin de sa vie.

*Judith, veuve de Manassès*, tragédie biblique, avait été jouée par le même théâtre Mélingue qui avait donné le *Noël sur la Place*.

Ce thème de *Judith* est un des quatre ou cinq qui ont toujours attiré les dramaturges. Que l'on songe seulement que, rien qu'en France, dans une même génération, il a inspiré des auteurs aussi différents qu'Henri Ghéon, Jean Giraudoux et M. Henry Bernstein. Et pas seulement les dramaturges : les peintres aussi. Ghéon a raconté lui-même que le personnage lui avait été imposé par la vue de la *Judith* de Michel-Ange au plafond de la Sixtine. Mais si les peintres ont été naturellement inspirés par le côté spectaculaire, l'héroïsme d'une jeune femme brandissant la tête de son ennemi, les dramaturges se sont penchés sur le mystère de l'âme de Judith sous la tente d'Holopherne. Et bien que le récit biblique ne laisse place à aucun soupçon d'impureté, les dramaturges ont tenté, chacun selon son optique personnelle, de percer le secret de Judith jouant la comédie dangereuse de la séduction à l'ennemi de sa patrie qu'elle venait tuer. La *Judith* de Ghéon, écrit très justement M. Jacques Reynaud, son commentateur, et qui fut son ami, « est le drame de la patrie sauvée, contre toute espérance par la vertu de Foi ». La pièce fut écrite en 1936, alors que Ghéon s'inquiétait des menaces qui, à nouveau, commençaient à l'est à peser sur la France.

Mais si belle que soit cette *Judith*, *Œdipe ou le Crépuscule des dieux*, écrit en 1938, demeurera probablement la meilleure tragédie de Ghéon.

Encore un thème éternel et que Ghéon a presque miraculeusement transposé dans une optique chrétienne. On ne peut pas dire qu'il a modifié le sujet, mais il l'a élargi vers le passé et vers l'avenir. Sa tragédie ne couvre pas seulement le drame personnel d'Œdipe, mais d'abord le drame des parents d'Œdipe sachant qu'ils sont menacés de donner

naissance à un enfant maudit, et ensuite le drame des enfants d'Œdipe sur qui pèse l'atroce malédiction. Le drame prend ainsi une ampleur étonnante et s'élargit en une finale qui le dépasse. « Les larmes qui ruissellent de ses yeux crevés, écrit M. Jacques Reynaud, les font briller d'une lumière mystique. Œdipe, en définitive, c'est l'homme qui voit, quand il n'y voit plus. Ces larmes annoncent le crépuscule des divinités féroces ; elles annoncent cette *bonne nouvelle* que l'humanité est entre les mains d'un dieu qui se nomme Amour ».

Telle est la signification du titre de cette tragédie, grecque dans ses racines, chrétienne dans ses aspirations : *Œdipe ou le crépuscule des dieux.*

Œdipe, Judith, thèmes éternels, comme Antigone ou Hamlet, ou Faust, éternels en ce qu'ils se prêtent à être repensés par chaque génération, nourris ou déformés par chaque écrivain, redécouverts d'âge en âge.

Jean-Jacques BERNARD

# Plaidoyer pour la mémoire

Les services que ma mémoire m'a rendus dans le passé, les bonheurs qu'elle m'a procurés, plus encore, peut-être, les tours qu'elle m'a joués, m'avaient déjà suggéré d'écrire un plaidoyer en sa faveur. Mais c'est le jour, où, plein de mon sujet et débordant de lyrisme en présence d'un auditoire sympathique, je suis resté court à l'appel d'un nom propre que j'avais pourtant sur les lèvres quelques minutes auparavant, que j'étais bien certain de retrouver, le moment venu, au fil de mon discours, qui s'est présenté, narquois, quelques minutes trop tard, que j'ai décidé de réaliser mon projet.

Je sais que mon expérience est partagée par beaucoup d'orateurs dont plusieurs déplorent l'ingratitude ou l'affaiblissement de leur mémoire. Mais cette faculté, d'autre part, semble si dépréciée par nos pédagogues et psychologues modernes qui vont jusqu'à l'opposer au jugement, que j'ai craint d'être seul à élever la voix en sa faveur, ce qui eût paru naïf, outrecuidant ou téméraire, si je n'avais pu m'abriter derrière quelques grands noms.

Sur les entrefaites, il m'est arrivé de faire un voyage aux Etats-Unis et d'y découvrir, tout à fait par hasard, c'est souvent à l'étranger que l'on fait les découvertes les plus utiles, un livre de Georges Duhamel que je ne connaissais pas et dont tout un chapitre est consacré à l'éloge de la mémoire [1].

De retour chez moi, je me suis hâté de consulter les deux dictionnaires que j'avais sous la main. Le premier déniché à Rome, il y a plus de vingt ans, dans un magasin de livres usagés et qu'on ne voit pas fréquemment cité, reproduit quelques pensées de sages au sujet de la mémoire [2] ; une première attribuée à Sénèque : « Il n'est pas au pouvoir de l'homme de perdre la mémoire » ; une seconde empruntée à Corneille :

1. *Inventaire de l'Abîme*, chap. V.
2. *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et l'étymologie, etc.*, par Boiste.

« Il faut bonne mémoire après qu'on a menti » ; puis d'autres sans nom d'auteur : « La mémoire et l'imagination nourrissent l'amour abandonné » ; « Une mémoire active et fidèle double la vie » ; « Exercez votre mémoire, elle vous fera revivre avec tous ceux que vous avez perdus ». C'est déjà quelque chose, particulièrement pour les gens d'un certain âge.

Le dictionnaire encyclopédique Quillet donne de la mémoire au sens communément entendu, la définition suivante : « Fonction grâce à laquelle s'opèrent dans l'esprit la conservation et le retour d'une connaissance antérieurement acquise ». C'est une définition de sens commun ; elle suffit à notre propos. Elle me dispense d'avoir sous les yeux celles qu'ont pu en donner respectivement Jacques Maritain, Henri Bergson et Jean-Paul Sartre. Le même dictionnaire dit que la mémoire, en un sens large, « consiste en la survivance du passé individuel avec faculté de le reproduire. Sans mémoire, toute la vie psychique serait supprimée, l'être n'acquerrait ni habitudes, ni connaissances, il n'aurait pas d'imagination, pas de représentation, pas de volonté... »

Comme tout cela est intéressant. Dans la suite de l'article, l'auteur donne une définition de la mémoire en distinguant ses aspects physiologiques et psychologiques ; puis il différencie les diverses sortes de mémoire selon les divers sens internes et externes en regard de leur objet propre : mémoire visuelle, auditive, verbale...

De crainte qu'il ne s'agisse là que de développements littéraires commandés par l'ensemble de l'ouvrage, je me suis hâté de recourir à saint Thomas d'Aquin. Celui-ci parle évidemment de la mémoire en plusieurs endroits de ses écrits. Il en parle *ex professo* dans sa Somme Théologique au traité de l'âme humaine [3] et l'on peut présumer que son enseignement reproduit celui d'Aristote enrichi des considérations de Platon et de saint Augustin, le tout expurgé et clarifié aux lumières de son génie.

Mais ce qui intéresse plus immédiatement le but de notre plaidoyer, c'est l'importance que le Docteur Angélique donne à la mémoire pour

3. *Ia*, q. 78, a. 4 ; q. 79, a. a. 6, 9.

l'acquisition et la pratique de la vertu de prudence, laquelle, comme on le sait, dirige toutes les autres [4]. Les contempteurs modernes de la mémoire et les prosélytes de la primauté exclusive du jugement chez les écoliers trouveraient grand profit à lire ou à relire cet article. Ils seraient forcés d'admettre que pour formuler un juste jugement, il faut avoir présente à la mémoire la connaissance précise des termes que nous voulons comparer et que cette connaissance doit s'offrir à la mémoire au moment opportun. Pour cela, il importe souverainement de développer cette faculté et de s'assurer de sa fidélité par de nombreux exercices. Ils devraient admettre aussi que pour agir avec rectitude en telle ou telle circonstance, dans l'ordre pratique, il faut se rappeler les résultats de ses manières d'agir passées dans des circonstances analogues. « La mémoire du passé nous sert précisément de base pour argumenter et discerner le futur, ainsi est-elle nécessaire au conseil de la prudence » [5].

Quant à Georges Duhamel, il consacre à l'éloge de la mémoire tout le cinquième chapitre de son livre intitulé *Inventaire de l'Abîme*. Il déplore le peu de cas qu'en font les pédagogues modernes, rend témoignage à ses services, souligne son importance et indique quelques moyens qui lui

---

4. *IIa — IIæ*, q. 49, a. 1.

5. *IIa — IIæ*, q. 49, a. 1, ad 3m.

« La prudence peut avoir à son service une aptitude native à la rectitude du jugement : mais cette aptitude doit être complétée par l'expérience, l'entraînement, voire même par la grâce. La mémoire, au dire de Cicéron, à supposer que l'on en soit naturellement doué, exige elle aussi d'être méthodiquement perfectionnée par l'éducation. Pour bien éduquer la mémoire, quatre procédés sont à recommander : 1) Les impressions inaccoutumées, les images originales et inédites, par le saisissement de curiosité qu'elles éveillent, se retiennent mieux : il y a aussi des souvenirs de notre première enfance qui nous restent indélébilement fixés. Les idées abstraites s'élaborent plus facilement dans notre esprit quand elles se trouvent liées à des comparaisons sensibles ; car, c'est un fait, notre connaissance est plus à l'aise vis-à-vis des réalités sensibles que vis-à-vis des réalités spirituelles ; or c'est la mémoire qui conserve les images des réalités sensibles. 2) Celui qui veut perfectionner sa mémoire, doit organiser ses souvenirs en système lié ; car, alors un souvenir en appelle facilement un autre. C'est pourquoi le Philosophe dit : « Parfois le souvenir d'un événement évoque en même temps le lieu où il s'est accompli, parce qu'entre les deux choses la liaison est immédiate ». 3) Il faut encore, pour bien retenir, appliquer son affectueuse sollicitude à vouloir garder ses souvenirs, cette insistance fixant davantage les impressions. Cicéron écrit qu'une telle sollicitude conserve en nous la vive fraîcheur des représentations. 4) Il faut enfin fréquemment revenir sur ses souvenirs si l'on veut les conserver. Au dire du Philosophe, la réflexion renouvelée nous empêche d'oublier et cette habitude de réflexion rend spontanée l'évocation des souvenirs. Les choses que nous avons l'habitude d'associer dans notre conscience sont rapidement remémorées, le souvenir de l'une évoquant rapidement le souvenir de l'autre » (*Ibid.*, ad 11m.).

ont réussi dans le passé et continuent, malgré l'âge, de lui servir dans le présent, pour conserver la fraîcheur et la vivacité de sa mémoire.

« Je suis né dans un temps où la mémoire n'était pas considérée comme une vertu funeste. Nos maîtres s'appliquaient à la développer en nous. Ils le faisaient avec une rigueur et une ingénuité que j'ai longtemps bénie, que je bénis encore, que je souhaite surtout de voir renaître et se manifester dans notre monde confus... J'ai vu par la suite naître et grandir dans le monde universitaire un profond mépris pour la mémoire, vertu que l'on a voulu, par un damnable artifice, opposer à l'intelligence. C'est une grande niaiserie. Loin de porter ombrage à l'intelligence, la mémoire l'alimente, la suscite, lui fournit des matériaux. Un homme intelligent doué d'une mémoire faible et mal exercée, demeure un infirme et un pauvre ; il perd les meilleures chances d'appliquer son entendement. Il est à la merci des livres dont nous avons toujours un si légitime besoin, mais qui ne sauraient intervenir pour une foule d'actes essentiels et singulièrement pour les actes de décision et de création ».

L'auteur souligne ensuite l'importance de la mémoire pour l'exercice compétent de différentes professions, de la jurisprudence, de la médecine, de la politique, de l'art sous toutes ses formes. Il cite le cas d'un chauffeur de taxi « à qui l'on jette une adresse d'une voix fort distraite et qui n'oublie pas cette adresse pendant les quelques minutes qu'il demeure à votre service » ; le cas d'un commis de restaurant « qui prend parfois cinquante commandes au vol, disparaît dans les profondeurs odorantes de la gargote et revient, les bras chargés de portions et de demi-portions qu'il nous distribue aussitôt et sans jamais se tromper ».

« Mes fils qui ont fait des humanités honorables pour le temps où nous vivons, poursuit le même auteur, n'ont pas exercé leur mémoire de manière systématique pendant leur séjour au lycée. C'est à peine si je peux leur arracher un vers latin alors que les gens de mon âge en savent encore un grand nombre. Je ne suis pas plus heureux quand j'interroge mes garçons sur la poésie française ; et moi, parvenu aux

approches de la soixantaine, je pourrais, en puisant seulement dans ma mémoire, reconstituer une assez honorable anthologie ».

Le devoir de la reconnaissance surtout qui témoigne de l'homme de cœur est lié à la fidélité de la mémoire. Une mémoire infidèle oublie plus facilement les bienfaits reçus que les services rendus et ainsi, la vie manque totalement d'unité. L'homme sans mémoire vit uniquement dans le présent auquel les leçons du passé n'ont rien à voir et reste sans défense à la merci des contingences futures. Et dans le présent, il vit complètement isolé. Il ne jette sur les personnes et les choses qu'un regard concret et singulier, presque universellement sensible comme celui de l'animal domestique sur son maître ou sur sa pitance [6].

Je sais que ce n'est pas tout à fait cette mémoire-là que l'on sous-estime aujourd'hui ; c'est plutôt celle que l'on exigeait des écoliers d'autrefois pour apprendre par cœur la page 7, quelques strophes de l'*Enéide* ou d'*Athalie* ou encore le récit de la *bataille des Plaines d'Abraham* dans un manuel abrégé d'histoire du Canada. Mais encore là, qui ne sait que c'était d'abord l'entraînement qui était visé ? le développement et l'épreuve de la mémoire, sans parler de la facture du vers et de son contenu matériel aux vertus spirituelles multiples.

Georges Duhamel raconte dans un autre de ses ouvrages [7] que pendant l'occupation allemande, les étudiants de la Sorbonne ont joué *Antigone* au théâtre de Chaillot, mais ils l'ont joué en français. Je ne sais pas si l'on a dit à l'illustre académicien, lors de son passage au Canada, qu'au début du siècle, on avait joué sur la scène du collège de

---

6. « Pour peu que l'on ait eu quelque tendresse dans les sentiments, on garde au fond du cœur une sorte de chapelle sépulcrale où vivent encore tous ceux qui ne sont plus et que l'on a aimés. Tout embaumés dans les parfums du souvenir, ils apparaissent dès qu'on les évoque, répondent lorsqu'on les interroge et semblent ressaisir réellement leur ancienne existence pour la partager avec nous, tant leurs pensées se mêlent aux nôtres, tant ils excellent à ressusciter les choses passées que nous avions cru mortes. C'est une apparition : si l'on ferme les paupières, l'on s'imagine les voir avec leurs gestes familiers, leur attitude, leur démarche ; si l'on prête l'oreille, on croit les entendre. Parmi ceux qui habitent ma nécropole si peuplée, hélas ! où dorment tant d'êtres qui me furent chers, Théophile Gautier est un de ceux que j'appelle le plus souvent pour parler des temps écoulés et de nos amis communs près desquels il dort aujourd'hui » (Maxime du Camp : *Théophile Gautier*, p. 8).

7. *Chroniques des Saisons amères*, Paris, 1944.

Montréal une pièce grecque — je ne me rappelle plus laquelle —, mais dans la langue originale.

Une mémoire heureuse double la vie. Je me rappelle avoir entendu un homme d'Etat canadien entrant dans Rome au retour d'une promenade en Sabine, réciter de mémoire, comme cela, spontanément, une page du Père Lacordaire commençant par ces mots : « Un jour que j'entrais par la voie flaminienne... » Je me rappelle avoir entendu le même homme plusieurs années auparavant, quand j'étais écolier, citer de mémoire, dans une conférence sur les misères de l'incrédulité, de longs fragments de Musset, dans *Rolla* :

*O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière*
*Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;*
*Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,*
*En se frappant le front baiser tes pieds sanglants.*

Une heureuse mémoire double certainement la vie. Le fait de pouvoir murmurer de mémoire quelques strophes du *Vallon* double toujours pour moi le plaisir que j'éprouve à revoir mon village natal et les *Ariettes oubliées* de Verlaine donnent au bruit de la pluie sur les toits des sonorités qui assaisonnent toutes mes mélancolies.

Mépriser la mémoire ou la sous-estimer, c'est mépriser ou sous-estimer la plénitude de la vie humaine. Une mémoire fidèle et bien meublée double certainement la vie en reconnaissance, en service et en joie, peut-être aussi en chagrins et en regrets... mais n'est-ce pas précisément cela, vivre humainement en plénitude ?

A. SAINT-PIERRE, O. P.

# Elisabeth et Félix Leseur

*« Mon Dieu, me donnerez-vous un jour cette joie de la solitude à deux, unis dans une même prière, une même foi et un même amour ? »*

ELISABETH LESEUR
(Journal et Pensées de chaque jour)

I

Dans la journée du 3 mai 1914, un dimanche de détresse et de solitude, Félix Leseur dans son appartement de Paris découvrait le testament spirituel de celle qui le matin même avait rendu le dernier soupir.

« Aime les âmes, prie, souffre et travaille pour elles. Elles méritent toutes nos douleurs, tous nos efforts, tous nos sacrifices... »

Mais l'époux solitaire s'il reconnaissait la voix de la morte repoussait de toutes ses forces l'austère message, car il était encore la proie de l'incroyance et du bien-être, l'ennemi de la souffrance et de la pauvreté.

* * *

Félix Leseur et Elisabeth Arrighi s'étaient unis le 31 juillet 1889 en la basilique Saint-Germain des Prés. Tous deux appartenaient à la haute bourgeoisie de robe, aux tendances intellectuelles, artistiques. Lui a fait ses études de médecine mais n'exercera jamais l'art de guérir ; il s'adonnera au journalisme — géographique et colonial principalement — et en 1895 remplacera un oncle de sa femme comme directeur d'une très importante compagnie d'assurances sur la vie : *Le Conservateur.* Il a toujours rêvé de voyages, de missions coloniales, d'une existence mouvementée outre-mer, mais les parents Arrighi s'opposent formellement au départ définitif de leur fille. Félix Leseur trop épris pour hésiter un seul moment s'installera à Paris comptant bien que sa carrière et aussi... les vacances favoriseront ses goûts d'évasion, sa curiosité intellectuelle.

Issu d'une famille très chrétienne habitant Reims, le jeune homme est devenu complètement incroyant au cours de ses études à Paris, mais il a promis à sa jeune femme la liberté complète dans le domaine des pratiques religieuses.

Elisabeth est une jeune femme ravissante, racée au physique et au moral. Intelligente, bonne, accueillante, son appartement de la rue de l'Université deviendra bien vite un « foyer » au sens le plus réconfortant du mot, pour son mari, pour les membres des deux familles, pour les amis croyants et incroyants qui viendront s'y asseoir.

Durant les premières années de leur mariage, les Leseur élégants et affables fréquentent beaucoup le monde, assistent aux spectacles, aux concerts, voyagent... Lui se révèle d'une ardeur excessive au travail comme au plaisir. Elle y perd ce goût de recueillement et de piété qui auréolait sa fine personnalité. Lui, d'incroyant, est devenu bientôt agressif et pour conquérir plus complètement celle dont l'âme lui échappe se met en devoir de lui passer des livres dont la lecture approfondie renversera croit-il les dernières barrières qui défendent sa foi. Il lui met dans les mains, les *Origines du Christianisme* de Renan ; mais dès la lecture du premier volume, la *Vie de Jésus*, la jeune femme réagit :

« Elle comprit que ce style captivant cachait une rouerie de pensée, une falsification des documents vraiment insupportable. Elle voulut s'assurer par elle-même du fondement réel de cet ouvrage. Elle reprit les quatre Evangiles, confronta, compara, et devant l'évidence de la mauvaise foi de Renan, elle vit avec stupéfaction que le chemin qu'elle avait parcouru depuis quelques années l'avait conduite à la négation de cette vie donnée à l'homme pour y accomplir une destinée d'amour avec tout ce que celle-ci comportait de renoncements et de souffrances ».

Durant plusieurs années la lutte se poursuit... Félix Leseur, raille, froisse celle qu'il aime cependant fidèlement, la place dans des situations difficiles... Mais elle redouble de tendresse, de prévenances, se tait et sourit... pour ne pas pleurer.

L'absence de tout espoir de maternité, des soucis de santé affligent encore la jeune femme... Mais elle remplit sa vie par l'étude, étudiant à fond le latin et le russe, par la lecture, par les œuvres de charité.

Au cours de l'été de 1899, les Leseur se rendent en Russie, s'arrêtent à St-Pétersbourg, passent en Finlande, séjournent à Moscou, puis descendent sur Odessa pour s'embarquer vers la Turquie, parcourir l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, au retour, avec séjour à Venise.

L'année suivante ils se rendront en Belgique et en Hollande. De passage à Amsterdam, Elisabeth ressent une grande fatigue qui se dissipe bientôt, mais tandis qu'elle se trouve à La Haye, une crise d'hépatisme éclate suscitant des inquiétudes, exigeant le retour au logis.

Désormais l'ère des grandes randonnées, des sorties tardives est close.

La santé d'Elisabeth réclame de grands ménagements. Une maison sera construite à Jougne, dans le Jura, embrassant un paysage merveilleux, procurant à l'un la détente nécessaire après des mois de vie professionnelle très absorbante, à l'autre l'air pur des montagnes favorable à sa santé fragile. Et surtout l'atmosphère souhaitée par son âme avide de recueillement et de prière.

En 1903, Elisabeth dont l'état général semble revigoré exprime à son mari le désir de retourner à Rome, de revoir Léon XIII, de passer la Semaine Sainte dans la Ville Eternelle. Félix Leseur commence à comprendre qu'Elisabeth est de plus en plus ancrée dans sa foi, que rien ne l'en détachera et que ce christianisme intégral n'est pas un mal pour leur foyer, bien au contraire. Aucune femme pour lui ne possède le charme, la fidélité, la douceur de la sienne.

En compagnie d'un ménage ami et... incroyant, les Leseur se mettent en route après avoir retenu un appartement place d'Espagne, en face de la Trinité des Monts.

Tandis que les voyageurs visitent les monuments et les sites célèbres de la Ville, c'est seule qu'Elisabeth assistera aux offices de la Semaine Sainte, à l'audience papale.

« Quelques jours plus tard, écrit encore M. L. Herking, Elisabeth retourne à Saint-Pierre. Elle s'y sentait comme poussée. Elle s'y confesse, y communie et dans un moment d'une incomparable grandeur, elle eut la révélation de la présence divine et spontanément comprenant que c'était un appel elle se donna sans réserve, se consacra totalement à Dieu ».

Elisabeth qui connaît les convictions de son mari si opposées aux siennes, ne voulant pas susciter de difficultés — c'est le seul sujet qui risquerait de ternir leur belle et profonde entente — et d'autre part ne voulant pas lui cacher son ascension spirituelle lui écrit ces lignes émouvantes :

« Merci de tout et par-dessus d'être toi. Et pardonne-moi d'être moi, c'est-à-dire quelqu'un qui par elle-même ne vaut pas grand'chose et qui ne s'est un peu améliorée que sous l'influence de la souffrance acceptée, et acceptée grâce à un secours et à une force plus grande que la mienne. A cause de cela il faut être indulgent à des convictions que le temps et Dieu ont fait profondes, et grâce auxquelles je ne suis pas devenue un être aigri et égoïste. Jamais, tu peux en être sûr, elles ne seront importunes pour toi et d'autres, et c'est si bon de mettre un peu d'infini et d'éternité dans un amour tel que j'éprouve pour toi et dans une vie que les épreuves connues de toi ont obscurcie et privée de beaucoup de choses ».

Au printemps de l'année 1905, la plus jeune sœur d'Elisabeth, Juliette Arrighi, s'éteint, minée par la tuberculose.

L'année suivante dans l'intimité du *Clos Elisabeth* à Jougne, le ménage Leseur fête son dix-septième anniversaire de mariage. Sur son bureau Félix trouvera cette lettre de sa femme exprimant ses sentiments de façon plus éloquente que par la parole :

*31 juillet 1906*

*Mon cher Félix,*

*Tu ne seras pas étonné peut-être de trouver ce mot dans lequel je voudrais mettre un peu de cette tendresse si grande qu'elle en a parfois*

*peine à s'exprimer. Cet anniversaire remue en mon cœur beaucoup de choses toujours vivantes et qui reparaissent à l'appel d'une date, d'un mot, d'un paysage. Il y a dix-sept ans aujourd'hui, nous étions presque tous réunis et tout à l'heure j'ai prié pour ceux qui nous ont quittés, pour ceux aussi qui sont près de nous. Si je te remets ces lignes, c'est afin que moins fugitives que des paroles, elles deviennent comme l'expression de mon profond amour et comme le témoignage de ma reconnaissance pour tout le bonheur que tu m'as donné.*

*J'aurais voulu ne te donner jamais, moi aussi, que du bonheur et souvent je t'ai par ma santé, causé des soucis. Mais tu peux te dire que j'ai bien apprécié ta délicate bonté et ton dévouement et que je t'ai donné en tendresse, bien pleinement, ce que je ne t'ai pas apporté en satisfactions extérieures et mondaines.*

*Je t'embrasse de tout mon cœur et renouvelle avec joie les doux engagements d'il y a dix-sept ans... malgré tant d'épreuves et de souffrances de tous genres, j'éprouve de la douceur à regarder en arrière et à revivre les années parcourues ensemble.*

*Ta femme qui te chérit,*

*Elisabeth.*

* * *

En automne 1908 les douleurs qui s'étaient manifestées avant la mort de Juliette Arrighi revivent. Une opération un moment envisagée se voit déconseillée ; une cure de repos et un régime très stricts sont prescrits. Durant plusieurs années la santé d'Elisabeth se maintiendra soutenue par les soins constants de son mari et par de grands ménagements.

En 1912, Elisabeth et Félix se rendent à Lourdes pour remercier la Vierge, Elisabeth du moins... A sa mère qui lui a demandé de prier pour elle, Félix écrit : « Ces deux mots en hâte, au moment du départ, que tu peux compter sur moi : Je ferai la prière que tu demandes. Mais tu sais, elle vaudra ce qu'elle vaudra. Les prières de ton parpaillot de fils ne doivent pas avoir grand poids, mais seront faites de tout cœur ».

A Lourdes, Elisabeth prosternée implore la conversion de son mari.

* * *

De plus en plus les Leseur s'attachent au « Clos Elisabeth » qui leur appartient, à Jougne dont la population leur témoigne de la sympathie. Elisabeth y rassemble ses dernières forces, s'y recueille plus aisément qu'ailleurs... Mais seules ses forces spirituelles se maintiennent, se consolident, car sa santé physique est irrémédiablement atteinte. Des symptômes inquiétants se manifestent, des crises violentes éclatent qui anéantissent la malade. Le cancer... aucun recours humain ne peut arrêter sa marche...

Dans son appartement de la rue de Marignan à Paris, le 13 mai 1914, Elisabeth Leseur rend le dernier soupir, soutenue par la tendresse fidèle et inaltérable de son mari.

II

Cinq années se sont écoulées... cinq années de veuvage, de solitude, de douleur, de regrets, d'ascension spirituelle. Félix Leseur a trouvé à l'état manuscrit le « Journal et Pensées de chaque jour » émanant de la disparue. La lecture de ces pages admirables l'a bouleversé... L'éditeur de Gigord a lancé le volume dont le tirage a atteint des chiffres impressionnants, a provoqué l'enthousiasme et le respect envers son auteur, est devenu un livre de chevet...

Enfin brisant radicalement d'avec sa vie d'incroyant et de confort, celui qu'au temps de sa jeunesse on appelait « Félix le Magnifique », entre au noviciat des Dominicains... Il a 57 ans... Mêlé à la quarantaine de jeunes novices qui en cette année 1919 se presse au Saulchoir près de Tournai en Belgique où s'est réfugié le noviciat et la maison d'études de la Province de France, il supporte sans sourciller les levers matinaux, le chauffage au ralenti, la table aux menus simples et austères.

Admis à la profession triennale, il sera dispensé des années de philosophie et commencera la théologie sous la direction d'un religieux Maître en théologie. Il est devenu le Frère Marie-Albert Leseur et aspire à

recevoir l'ordination sacerdotale qui lui permettra d'accomplir un apostolat intensif.

Le 4 août 1921, le septième centenaire de l'Ordre de saint Dominique est célébré avec ferveur, au Saulchoir, au milieu d'une affluence de moines, de prêtres séculiers, de laïcs sympathisants.

Le Cardinal Mercier présidant la dernière journée demande à voir le Père Leseur : « Je vis au commencement de ce mois le Cardinal Mercier venu au couvent pour la Saint-Dominique. J'ai été profondément touché de l'accueil qu'il m'a fait si bienveillant, je dirai presque affectueux et impressionné par cette noble et grande figure ».

Le 8 juillet 1923, après avoir prononcé les vœux qui le lient pour toujours à l'Ordre de saint Dominique, le P. Marie-Albert Leseur est ordonné prêtre par Mgr Quillet, en l'église Saint-Maurice à Lille.

Assigné au couvent du faubourg Saint-Honoré à Paris, il s'occupera d'abord d'une revue fondée par le P. Janvier quelques années auparavant : *Les Nouvelles religieuses.* Mais bientôt des appels lui parviennent... Il lui faudra, comme l'a si suggestivement exprimé le P. Mainage, il lui « faudra transmettre le flambeau tombé des mains défaillantes de sa compagne, à la multitude des âmes marquées pour recevoir le bienfait d'une vie sacrifiée ».

Les écrits d'Elisabeth ont atteint un auditoire immense... on lui demande, on le supplie de parler d'elle, de sa vie, de sa spiritualité.

Le P. Leseur se range à la volonté de ses supérieurs ; ceux-ci le pressent de répondre à ces appels qui témoignent d'un désir d'élévation spirituelle. Durant quinze années, il se dépensera en conférences, s'exprimant avec douceur et simplicité, plaçant en vedette une femme dont la sainteté, manifeste et imitable, n'avait jamais rien comporté de spectaculaire, ni d'extravagant.

La Belgique, la France, la Suisse, la Hollande, le Portugal l'écoutent respectueux, admiratifs... Le *Journal et Pensée de chaque jour* atteint en 1931 le centième mille. Traduite en danois et en suédois l'œuvre d'Elisa-

beth provoque l'appel du Nord : Jésuites de Copenhague et de Stockholm, Dominicains d'Oslo réclament le Père Leseur. Il débarque à Copenhague entouré de journalistes... Mgr Brems, Prémontré belge se fait aimablement son guide touristique. Stockholm et la Suède l'éblouissent... En Norvège, le T. R. P. Béchaux, O. P., le reçoit au couvent dominicain d'Oslo ; il rencontre la mère de Sigrid Undset, la grande romancière convertie. Ces déplacements réveillent l'âme voyageuse du conférencier... mais cette fois ses pérégrinations ont un autre but...

* * *

Chaque année il passe quelques jours de détente en Suisse fribourgeoise, à Pensier ; il s'était fortement attaché à Berne où le cercle Elisabeth rayonnait la vie et les exemples de la morte.

En 1932-1934, il revoit Dom Lou Tsen-Tsiang, jadis ministre de Chine à Berne, devenu après son veuvage moine bénédictin à l'Abbaye de Saint-André près de Bruges. Le diplomate chinois dont l'entrée au cloître a été influencée par celle du P. Leseur a fait au dominicain français la délicate surprise d'une traduction en chinois du *Journal et Pensées de chaque jour*.

La cause d'Elisabeth sera introduite peu d'années plus tard et lui, le principal témoin, doit fournir tant par écrit que par la parole les renseignements et dépositions requises. Sa vie, éditée comme le *Journal* par l'éditeur de Gigord et dont il est l'auteur a trouvé un immense auditoire...

Maintenant sous le titre d'*Une éveilleuse d'âmes*, une petite biographie est tirée à deux cent mille exemplaires.

Du caveau familial des Arrighi, le corps d'Elisabeth est exhumé et transféré dans celui des Dominicaines de la rue des Plantes, au cimetière du Grand Montrouge, pour faciliter une reconnaissance éventuelle.

* * *

« Elisabeth devrait avoir pitié du vieux bonhomme que je suis... » Cette boutade du P. Leseur trahit la fatigue qui commence à l'accabler. Il faut ajouter qu'il atteint sa soixante-dix-huitième année et qu'en bien des points il est resté étonnamment jeune !

La guerre de 1940 le trouve chez les Sœurs Dominicaines de Cannes.

En avril 1942 au prix de dangereuses difficultés il se rend clandestinement à Reims bénir le mariage d'un parent et tente d'arriver à Besançon et à Jougne. Mais, hélas ! les préoccupations tragiques du moment ont entravé la marche de la cause d'Elisabeth... le vieux moine sort de l'évêché de Besançon portant au cœur une douloureuse blessure... Il arrive à Jougne où des amis le réconfortent, le consolent.

* * *

De retour à Paris le P. Leseur séjourne à l'Hôpital du Perpétuel-Secours, au Pavillon Saint-Thomas... ses facultés baissent rapidement... La marche, l'ouïe, la mémoire surtout connaissent des défaillances... C'est une longue vie qui lentement s'éteint...

Le 23 février 1950, chez les Sœurs Dominicaines d'Etrepagny, en Anjou, le Père Marie-Albert Leseur expire dans sa quatre-vingt-dixième année, entouré des soins respectueux et dévoués des religieuses.

Un de ses confrères qui fut son compagnon de noviciat, le P. Michel Gasnier écrivait alors : « J'ai été chargé d'inventorier ses pauvres dépouilles. Il ne lui restait pratiquement rien. Il s'était défait de tout, hormis son bréviaire. En m'ouvrant l'armoire de sa chambre la religieuse infirmière me dit très justement : Un indigent de l'hospice quitte ce monde plus pourvu matériellement que lui ».

* * *

Aujourd'hui ravivant le souvenir d'Elisabeth Leseur, le réunissant à celui qui fut son époux devant Dieu et devant les hommes, à celui qui après la mort de cette silencieuse apôtre, fut élevé à la prêtrise et stabilisa sa vie sous le froc noir et blanc des fils de saint Dominique, M. L. Herking nous livre enfin une biographie de haute valeur, ardemment attendue [1].

Geneviève de Grave

1. M. L. Herking : *Le Père Leseur.* Huit photos hors-texte. Editions de Gigord, Paris, 1952.

# Le sens des faits

**Son Excellence Mgr Alexandre Vachon**

Entre deux vols, à un court arrêt à Dallas, Texas, le 30 mars, alors qu'il se dirigeait vers Sydney, Australie, pour y participer au prochain Congrès eucharistique international, en qualité de Président général, Dieu soudain changea sa route et l'achemina vers l'éternité. Il put sûrement présenter à Marie Médiatrice qu'il invoqua toujours et dont il célébra les grandeurs, en diverses circonstances, il put lui présenter une gerbe lourde et riche de mérites.

Né à Saint-Raymond, comté de Portneuf, le 16 mars 1885, de parents profondément chrétiens qui eurent 13 enfants, le futur archevêque fréquenta d'abord l'école de sa paroisse avant de s'acheminer vers le Petit Séminaire de Québec pour y poursuivre son cours classique et se préparer au sacerdoce.

Sous le professeur qu'il fut, la plus grande partie de sa vie, le prêtre était toujours là, harmonisant en lui la science et la foi. Grand et imposant, toujours affable et digne, ses élèves ne savaient s'il fallait plus admirer en lui l'homme de Dieu que l'homme de science ? Chimiste de réputation mondiale, il fut le premier directeur de l'Ecole de chimie de Laval et le fondateur de la Station biologique du Saint-Laurent. Il représenta plus d'une fois son pays à divers congrès scientifiques tenus aux Etats-Unis, en France, en Italie, en Amérique du Sud. On lui doit entre autres travaux scientifiques un *Traité élémentaire de chimie*, des études sur l'eau de mer, sur l'iode des poissons, sur les courants de l'estuaire du Saint-Laurent et nombre d'articles publiés dans des revues scientifiques ou pédagogiques. Avant de devenir recteur de Laval, Mgr Vachon avait prêté son concours au Gouvernement fédéral pour deux importantes fondations : l'Institut National des Recherches scientifiques et la Commission de Radio-Canada dont il devint un des premiers gouverneurs.

Archevêque d'Ottawa, après une longue carrière consacrée à l'enseignement, il se donna tout à tous avec une condescendance qui lui valut le respect et la confiance non seulement des catholiques mais encore des protestants qui, au lendemain de sa mort, ont loué en des pages combien touchantes le grand archevêque, tels l'*Ottawa Citizen*, le *Star*, etc... Installé au centre d'un diocèse qui compte des catholiques de deux origines ethniques, il sut par son tact et sa courtoisie s'attirer l'admiration et la soumission des uns et des autres. Son règne bienfaisant à tous les points de vue reste marqué cependant par l'éclatant Congrès Marial de

1947 où affluèrent à Ottawa les plus grands dignitaires de l'Eglise de l'Europe et de l'Amérique. Il en garda toujours une légitime fierté et le 26 janvier dernier, avant son départ qui est devenu éternel, il écrivait à l'auteur de cette chronique :

« Tous se souviennent avec joie et émotion des splendeurs incomparables du Congrès Marial d'Ottawa. Il ne faut pas cependant que ce souvenir ne demeure que du domaine de sentimentales réjouissances. La dévotion envers la Vierge du Rosaire alors suscitée doit continuer à faire du bien et à aider les âmes à vivre en état de grâces.

« Lors de cet événement, on avait organisé ou réorganisé dans toutes les paroisses du diocèse d'Ottawa le Rosaire perpétuel. Malheureusement les ardeurs et l'enthousiasme des premières heures ont baissé. Il est temps de ranimer la flamme et d'entretenir cette piété mariale qui fait tellement de bien et qui peut en faire encore beaucoup. A cette fin je vous invite à visiter une vingtaine de paroisses par année pour ranimer la dévotion au Très Saint Rosaire... »

Dans sa pensée, ce Congrès devait être le point de départ d'une vie mariale plus intense, une flamme à entretenir pour ranimer la vie chrétienne de ses fidèles.

Ses funérailles furent à la mesure de sa vie, c'est-à-dire grandioses. Les cardinaux Spellman, McGuigan, Léger, 60 archevêques et évêques, des centaines d'ecclésiastiques, des représentants du Gouvernement, des corps diplomatiques, de son Université Laval, etc... assistèrent à son service qui fut chanté par Son Excellence le Délégué Apostolique du Canada. Spectacle inoubliable qui dit bien haut le prestige dont jouissait l'archevêque d'Ottawa. Son nom s'inscrit déjà dans l'Histoire comme une des grandes figures de l'Eglise du Canada.

La « Revue Dominicaine » s'associe de tout cœur et tout naturellement au grand deuil de ses diocésains, en particulier de Son Excellence Mgr Tessier, de ses nombreux parents et amis et les assure d'une fervente prière pour l'âme du grand disparu.

A. Lamarche, O. P.

**Le «Salut solennel» de Delvincourt**

Premier Grand Prix de Rome au concours de 1913, Claude Delvincourt qui s'était engagé dans l'armée au début des hostilités en 1914, fut grièvement blessé en 1915 (il perdit un œil, et fut, en outre, atteint par de multiples éclats d'obus). Il dut interrompre tout travail pendant quatre ans. Ses « envois » traditionnels furent donc retardés, et ce ne put être qu'en 1921 qu'il fit parvenir à l'Institut un motet à quatre parties, pour

chœur et orchestre, un *Ave Verum* qui dormit dans un tiroir jusqu'en 1937, où il fut exécuté à la chapelle du Château de Versailles, alors que l'auteur dirigeait le Conservatoire de cette ville. On sait quel chemin il a parcouru depuis, et de quels succès sa carrière a été jalonnée. Il y a deux ans, l'Opéra jouait son *Lucifer*, mystère en un prologue et trois épisodes, et l'on a dit à ce propos ce que le compositeur avait réussi en rénovant de la manière la plus hardie la plus ancienne forme de notre théâtre. On sait aussi comment Claude Delvincourt, nommé en 1940, directeur du Conservatoire de Paris, parvint à sauver durant l'occupation plus de cent élèves désignés par les autorités allemandes pour le travail obligatoire outre-Rhin. Dans le domaine artistique aussi bien que dans la vie privée, Claude Delvincourt montre les qualités d'audace tranquille qui sont le meilleur gage d'indépendance et de réussite. Il suffit d'entendre sa musique pour être assuré que Delvincourt est, comme on dit, un « caractère ».

L'audition de l'*Ave verum* en 1937 fut bien accueillie ; mais les événements firent, une fois encore, délaisser l'ouvrage, et ce ne fut qu'en 1947, après avoir achevé *Lucifer*, que Claude Delvincourt conçut le dessein de le reprendre et d'écrire d'autres motets pour soli, chœurs, orgues et orchestre, qui, joints à cette première partie, formeraient une grande suite liturgique. Le style de l'*Ave verum* détermina le mode de composition de l'*Ave Maria*, du *Tu es Petrus* et du *Tantum ergo* dont l'ensemble constitue le Salut solennel donné en première audition par les Concerts Lamoureux et la Chorale Elisabeth Brasseur.

Par ses amples proportions, par la puissance de son architecture, ce *Salut* est une œuvre marquante de la production contemporaine. Le plan est net ; les détails, malgré leur complication, ne troublent pas l'ordonnance d'un édifice sonore dont la noblesse et l'élévation imposent à l'esprit la comparaison avec une cathédrale. La main du constructeur est habile — et tellement, même, que l'on oublie son habileté en même temps que son audace, à cause de la logique qui préside à l'assemblage comme à la distribution de chaque partie constituante. Possédant à merveille toutes les ressources de la technique, il les emploie avec art pour exprimer sa pensée dans une forme souvent inattendue et toujours adéquate au sentiment qu'il veut traduire.

Une courte introduction orchestrale précède l'*Ave verum*. Celui-ci est confié au chœur, comme il était logique, puisque cette prose exprime l'élan collectif des fidèles vers le Sauveur crucifié. La ligne mélodique de ce chœur s'infléchit avec une délicatesse qui évoque le souvenir de l'*In Paradisum* dans le *Requiem* de Gabriel Fauré. Il ne me semble point

que cette analogie de l'inspiration (bien plus que de la forme) tienne à la date déjà ancienne du motet, qui, on l'a déjà dit, fut écrit en 1920 — mais bien plutôt à une sorte de nécessité résultant du texte même, du cri d'imploration à trois reprises répété à la fin de la prose. L'*Ave Maria* qui suit est un duo pour ténor et soprano, dont on admire la construction si parfaitement équilibrée avec l'accompagnement de l'orchestre. C'est avec le *Tu es Petrus* que l'on atteint le sommet de cet ouvrage, d'abord parce que c'est la partie la plus étendue, et parce que c'est aussi celle dont la forme est la plus inattendue : une attaque impétueuse, les syllabes bien détachées, et que prononce la basse ; et c'est une fugue qui se construit, se développe, s'amplifie en utilisant toutes les ressources de la polyphonie vocale et instrumentale. Elle présente cette originalité d'opposer successivement chacun des quatre solistes à l'ensemble du quatuor vocal, les premiers étant chargés des entrées de fugue, le quatuor des divertissements. Construction hardie, d'une surprenante adresse, et d'une beauté grandiose ; construction symbolique qui offre une image sonore de la parole du Christ : « tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église ». Sur le sujet de fugue, le compositeur édifie son monument à mesure que le texte en précise le sens. Impossible d'en mieux marquer la force.

Entre le *Tu es Petrus* et le *Tantum ergo*, la liaison est faite par une simple harmonisation des oraisons liturgiques grégoriennes, grâce à laquelle l'unité de l'ouvrage est assurée. Harmonisation qui laisse au plain-chant son austérité, et qui, cependant, permet de ne point rompre le style polyphonique du Salut. Puis, sur un battement de timbales ponctué par les cuivres, s'élève l'intonation du *Tantum ergo*, confiée à la basse solo, et que suit bientôt un grand ensemble vocal et instrumental. Une rentrée d'orgue (qui suffirait à rappeler que Claude Delvincourt fut, un temps, titulaire du bel instrument de Saint-Jacques de Dieppe), puis un tutti de l'orchestre préludent au *Laudate Dominum omnes gentes*, par quoi s'achève cette grande fresque d'esprit essentiellement liturgique et de réalisation si neuve.

Elle enrichit la musique française contemporaine d'une œuvre d'une originalité remarquable, une œuvre sans analogie et qui n'est guère comparable qu'au *Vespro della Beata Vergine* ou au *Magnificat* de Monteverde. L'exécution, aux concerts Lamoureux, était placée sous la direction d'un chef d'orchestre, M. J. B. Mari, que l'on n'avait guère eu l'occasion de connaître, et qui s'est imposé d'un seul coup par son autorité et par son intelligente souplesse ; il a été justement associé aux applaudissements qui ont salué l'auteur.

René DUMESNIL

### La spiritualité de l'amour [1]

Les études récentes concernant l'amour ne manquent pas. Philosophes, moralistes, historiens, psychologues et exégètes lui ont consacré ces dernières années des ouvrages qui ont essayé de jeter quelque lumière sur sa nature si complexe. Celui que nous offre le P. Héris ne fait double emploi avec aucun d'entre eux. Son originalité lui vient sans doute de la perspective théologique où son auteur s'est placé pour déterminer la raison d'être, les formes diverses et les ressources humaines et chrétiennes de l'amour. Jusqu'à présent, en effet, le P. Héris était connu surtout pour ses publications dans le domaine de la théologie spéculative. *Le mystère de Dieu*, *Le mystère du Christ*, *Le mystère de l'Eucharistie*, tels en sont les titres principaux. La lecture du présent ouvrage montre à l'évidence de quelles clartés et de quel équilibre la sagesse théologique est susceptible d'envelopper les problèmes dont la solution intégrale échappe aux disciplines plus spécialisées, donc plus limitées dans leur objectif.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que le P. Héris fasse abstraction de ces dernières. Bien au contraire. Le prix de son ouvrage vient justement nous semble-t-il, de l'heureuse et trop rare alliance entre les ressources diverses, du psychologue, du moraliste, du philosophe et du théologien. La difficulté du problème de l'amour ne vient-elle pas justement de la variété de ses aspects autant que de la mobilité de ses traits, de sa tendance à passer sans cesse d'une forme à une autre ? Il importe donc d'en tenir présents sous le regard tous les niveaux, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés, d'en observer les combinaisons variées sans jamais perdre de vue l'élan qui normalement en traverse l'organisme pour en assurer la croissance harmonieuse. La spiritualité de l'amour ne peut pas en effet se contenter de donner la simple description de ce que l'amour est en fait et le plus souvent à tel ou tel niveau. Elle doit indiquer les lignes de l'éducation du cœur, les paliers qui en marquent l'ascension, sans verser toutefois dans des simplismes contraires à la complexité de la vie.

Dès le premier chapitre le P. Héris nous met en présence de la complexité de l'amour humain. Si en effet notre cœur n'était multiple qu'en raison des objets de nature et de valeur diverse qu'il poursuit un inventaire objectif de ces derniers, la discussion de leurs mérites suffiraient à déterminer la voie que nous avons à suivre. En réalité c'est en nous d'abord que se trouve la multiplicité. Dès lors, pour traiter de l'amour il importe de ne jamais oublier qu'un même objet peut nous toucher à des plans différents de notre affectivité, qu'entre ces plans différents il peut se

1. Ch. V. Héris. Editions Siloé, Paris, 1952. 18 cm. 343 pages.

former les synthèses les plus diverses, qu'une spiritualité de l'amour n'est donc vraiment complète que si elle indique aussi clairement que possible la nature de chacun des niveaux de notre amour, sa situation en face du jugement moral, ses possibilités de contribuer ou de s'opposer à l'épanouissement des synthèses diverses de la vie affective que comporte la vie chrétienne en ses différents états.

Or notre vie affective comporte trois niveaux majeurs : l'amour physique, l'amour sensible et l'amour spirituel. Les chapitres 3, 4 et 6 envisagent successivement chacun d'entre eux. C'est sans doute la distinction entre l'amour physique et l'amour sensible, qui sur le terrain de la pratique immédiate paraîtra la plus éclairante, sinon la plus importante. La confusion de ces deux formes de l'amour semble bien à la racine des impasses ou psychologues et psychanalystes se trouvent pris. Certes les indications du P. Héris demandent à être développées. Mais il y a là, nous semble-t-il, un principe fécond de discernement, qui d'ailleurs se trouve appuyé sur la distinction entre l'appétit naturel et l'appétit sensible de la psychologie thomiste. Le chapitre 5, intitulé l'amour humain, montre justement comment dans le cas de l'être humain l'amour physique et l'amour sensible, c'est-à-dire l'attrait réciproque des sexes sur le plan physique et sur le plan proprement psychologique, peuvent et doivent se combiner harmonieusement, selon des proportions diverses d'ailleurs, en vue de donner naissance, à ce niveau déjà, à une affection spécifiquement humaine, dont la richesse dépasse ce que nous pourrions observer sur le plan animal. C'est qu'en réalité, dans la psychologie humaine toutes les formes de l'amour humain sont intéressées en même temps. Des liens actifs se nouent entre eux. La tâche la plus importante, la plus difficile aussi, consiste dans leur mise en ordre, dans leur unification harmonieuse. Les formes supérieures de l'amour doivent commander et diriger. Le désordre s'introduit quand l'une des formes inférieures de l'amour prend la première place et se subordonne toutes les autres. Mais d'autre part, selon les lois d'une interaction subtile, les formes supérieures de l'amour s'appuient sur les formes plus humbles pour y trouver richesse et appui. Les formes inférieures, à leur tour, empruntent aux degrés supérieurs quelque chose de leur éclat. En sorte que, normalement, chez l'être humain, toute l'affectivité est présente partout, encore que, suivant les objets différents, l'importance de chaque aspect de notre amour s'accuse diversement, et que l'équilibre se trouve diversement conditionné.

En décrivant successivement l'amour physique, l'amour sensible et l'amour spirituel le P. Héris a soin de marquer les liens qui dans la vie concrète vont d'un niveau à l'autre pour tisser cette réalité complexe

qu'est l'amour humain. Il avait d'ailleurs noté au chapitre deuxième l'importance de l'amour de soi, comme fondement de notre affectivité. En sorte que c'est vraiment par l'appel constant à tous les facteurs, physiologiques, psychologiques, sensibles, intellectuels mêmes et spirituels que l'amour humain se trouve analysé.

Les chapitres 7-13 nous font passer dans le domaine de l'amour surnaturel. On l'envisage d'abord par rapport à son objet principal à savoir Dieu, chap. 7 et 8, pour le montrer ensuite redescendant vers les créatures, chap. 9 et 10. Les trois derniers chapitres traitent de l'amour dans le mariage chrétien, de l'amour virginal, des épousailles divines. C'est tout l'amour chrétien, en lui-même et dans les principaux états où il doit se réaliser qui se trouve ainsi exposé. Une connaissance approfondie de la théologie spirituelle vient ici couronner l'œuvre commencée sur le plan humain dans les premiers chapitres. Les pages consacrées à l'amour surnaturel de Dieu et à la perfection de la charité, c'est-à-dire, concrètement, à la vie des vertus théologales et à leur croissance en nous par la purification progressive de l'âme, sont naturellement celles où la maîtrise du théologien s'affirme le plus nettement. Les problèmes difficiles, objet de controverses entre les spécialistes, se trouvent évoqués et résolus, sans détriment cependant pour la clarté et le caractère concret de l'exposé. Mais dans l'application qui est faite de cette doctrine, soit à l'amour surnaturel de la créature, soit au mariage chrétien, à l'amour virginal et aux épousailles divines, terme normal du don que l'âme a fait d'elle-même à Dieu, nous retrouvons peut-être les développements où s'opère de la manière la plus heureuse la rencontre du savoir théologique, de l'expérience humaine la plus simple et la plus vraie et d'un sens à la fois très affiné et très équilibré des exigences de la vie spirituelle en ses formes les plus hautes.

Ces quelques lignes ne prétendent qu'à indiquer les grandes lignes d'un ouvrage qu'il faut lire tout entier pour en apprécier la richesse. Ce que nous en disons suffira cependant, on l'espère, pour en faire entrevoir l'intérêt exceptionnel. Tous les lecteurs chrétiens, laïcs, religieux et prêtres trouveront grand profit à le méditer. Ils se sentiront éclairés par la sûreté et la profondeur de la doctrine théologique et philosophique, en même temps que réconfortés par l'optimisme appuyé non sur des illusions ou un parti pris d'apologète, mais sur la confiance en l'amour de Dieu, source de tout bien et de tout amour véritables, dont notre amour, dans l'effort pour réaliser intégralement sa « spiritualité », n'est et ne peut être qu'une faible mais authentique image.

L. B. Geiger, O. P.

**L'art sacré est-il possible au XXe siècle ?**

Parmi l'abondante littérature qu'a suscitée la *Querelle de l'Art Sacré*, il faut faire une place de premier plan à l'important ouvrage que vient de publier à Paris le R. P. Régamey, O. P.[1]. La personnalité de l'auteur est suffisamment connue à travers le monde pour que nous n'ayons pas besoin de le présenter. Pourtant on aurait tort de ne considérer en lui que l'ardent prosélyte de l'art religieux dit moderne, le fougueux propagandiste des grands artistes qui, tel Georges Rouault, sont l'honneur de l'art français, le défenseur acharné des expériences audacieuses, qui comme Assy, Vence ou Audicourt, ont fait de l'art sacré, et cela depuis peu d'années, l'une des provinces à la fois les plus controversées et les plus fécondes de l'art contemporain.

L'ouvrage que vient de publier le R. P. Régamey est une véritable « Somme » réunissant dans un ordre concret à la fois et rigoureux les données essentielles du problème que pose en notre siècle une éventuelle « renaissance » de l'art sacré. S'élevant au-dessus de l'actualité et de ses polémiques parfois un peu vaines, l'auteur tente avec succès de retrouver cette actualité plus profonde qui fait que les problèmes sont vus dans leur aspect à la fois le plus concret et le plus universel. C'est bien pourquoi ce livre doit faire date dans l'histoire des idées à notre époque, dans la mesure même où le problème apparemment particulier de l'art sacré implique l'essentiel des grands problèmes spirituels qui tourmentent notre temps. Et il se peut même qu'en considérant ces problèmes dans les perspectives de l'art, on en prenne une vue à la fois plus vaste et plus authentique. On aurait donc tort de ne voir dans ce livre qu'une nouvelle « offensive » de l'art dit « moderne ». Il s'agit de bien autre chose : d'une mise au point à la fois doctrinale et critique des rapports entre l'art et le sacré ; et, plus particulièrement, l'auteur s'applique, si l'on peut ainsi dire, à débrider les contradictions inhérentes à notre moment historique, qui empêchent art et sacré de se rencontrer comme ils le devraient selon leur vocation.

Il suffit par exemple de songer que l'un des maîtres-livres de notre XXe siècle est incontestablement *Les Voix du Silence* d'André Malraux, auquel d'ailleurs le R. P. Régamey est souvent amené à se référer. Or on pourra noter avec intérêt qu'une des sections essentielles du livre de Malraux est intitulée significativement *La Monnaie de l'Absolu* : l'art serait alors ce qui reste à un siècle qui a perdu Dieu de cet antique Absolu

1. R. P. Régamey, O. P., *Art Sacré du XXe Siècle*. 1 vol 483 pages. Paris, Editions du Cerf. 1.200 francs.

divin ainsi monnayé en œuvres d'art. Il y a là effectivement une pente caractéristique de l'art moderne, et ses ennemis ont alors beau jeu d'y discerner une sorte de contradiction irréconciliable avec la notion même d'art sacré, qui suppose en effet une subordination réelle de l'art à un absolu qui, lui, est essentiellement hétérogène, Dieu lui-même.

Or au moment où justement les débats soulevés par l'art sacré moderne ont cessé d'être affaire de spécialistes pour en venir à passionner même le grand public, et cela en tous pays, il est particulièrement opportun que soit tentée une synthèse d'autant plus indispensable, s'il est vrai, comme l'écrit le R. P. Régamey, que « lorsque les arts accèdent à leurs fonctions sacrées, ils doivent devenir, par rapport à leurs états profanes, ce que la Sagesse est aux disciplines inférieures ». Ainsi s'explique que l'auteur donne à son entreprise de *synthèse* la forme la plus rigoureuse qui se puisse trouver : la seule réunion dans une locution universellement employée, *art sacré*, de ces deux mots implique, en effet, la satisfaction dans une unité supérieure de deux séries d'exigences parfois divergentes, du moins en apparence. Rien ne sera possible tant qu'on n'aura pas clairement pris conscience de cette dualité originelle, antérieure à la synthèse souhaitable : aussi le premier objectif de l'auteur est-il de développer en toute lucidité et sans complaisance aucune, même pour ses prédilections les plus chères, l'analyse parallèle des exigences du *sacré* et de celles de l'*art*. Et il ne s'agira pas ici d'une analyse abstraite de ces notions considérées seulement comme des catégories ou des concepts ; il s'agit plutôt de déterminer en même temps que leur nature telle qu'elle apparaît à travers leur confrontation, ce qu'on pourrait aussi appeler leur *situation* dans le monde moderne, en rapport avec les faits de psychologie collective et individuelle que révèlent aussi bien l'évolution contemporaine du Sacré (en particulier dans la vie de l'Eglise catholique mais aussi dans la « mentalité » de nos contemporains) et celle, plus spectaculaire, de l'art dit « moderne ».

A la faveur de cette confrontation peut, en effet, apparaître avec une parfaite clarté ce que le R. P. Régamey appelle d'une heureuse formule les « convenances et déconvenances entre le *sacré* et l'*art* d'aujourd'hui ». Nous croyons qu'il y a là une méthode qui est, en effet, la seule possible pour avoir chance d'accéder à la vérité, car c'est la seule méthode qui permette d'éviter les préjugés *a priori* qui expliquent également les parti pris « modernistes » ou « traditionalistes ». Car l'important est justement de pouvoir obtenir une définition objective des rapports concrets entre le *sacré* tel qu'il s'exprime aujourd'hui dans la vie religieuse et l'*art* tel qu'il

se réalise dans des œuvres *vivantes*. Toute méthode au contraire qui prétendrait condamner le « moderne » ou le « traditionnel » en tant que tels passerait à côté du vrai problème, ce vrai problème que peut seule entrevoir une opération de dépassement des partis pris opposés.

S'il s'agissait de trouver parmi les très nombreuses analyses développées par le R. P. Régamey un exemple de la fécondité de sa méthode, peut-être devrait-on particulièrement souligner le passage de son livre (pp. 316 et suivantes) où il aborde les problèmes posés à l'architecture religieuse par le développement des techniques nouvelles : la méthode de l'auteur lui permet, en effet, de démontrer avec une rigueur inattaquable combien en matière d'art toute tentative de *compromis* est vouée à la médiocrité : il n'a, en particulier, aucune peine à démontrer comme les tentatives si répandues dans l'architecture religieuse du XXe siècle pour traiter en techniques modernes les formes anciennes (gothiques ou byzantines, par exemple) aboutissent à une double dégradation : dégradation de ces formes elles-mêmes que leur traitement dans des techniques sans rapport organique avec elles transforme en formes fossiles (contrairement à l'attente des promoteurs de ce genre de compromis qui pensaient, bien à tort, « moderniser » ces formes grâce à de nouvelles techniques de construction) ; et dégradation aussi de ces techniques que leur subordination à des formes pour lesquelles elles ne sont pas faites stérilise en quelque sorte et empêche de produire tous leurs effets ethétiques : or cela est évidemment mortel pour tout art sacré qui suppose, en effet, par définition, qu'il porte simultanément à leur plus haut degré d'efficacité spirituelle et les formes et les techniques qu'il emploie.

Cet exemple, que nous choisissons parmi tant d'autres, à raison de son caractère éminemment significatif, suffit, nous l'espérons, à souligner l'intérêt du livre du R. P. Régamey, qui constitue effectivement la première mise au point de cette profondeur et de cette ampleur concernant les problèmes soulevés par le développement au cours des trente dernières années, d'un art sacré vivant qui, même s'il peut faire l'objet de multiples critiques, n'en est pas moins un *fait* dont on ne saurait contester l'immense portée.

Signalons, pour terminer, que le livre du R. P. Régamey reproduit en appendice, dans leur texte in-extenso, deux documents de première importance sur la question : « Directives de la Commission Episcopale Française pour la Pastorale, la Liturgie et l'Art Sacré » (mai 1952) et « L'Instruction du Saint Office sur l'Art Sacré » (Rome, 30 juin 1952).

Henri Lemaître

# L'esprit des livres

R. Th. Calmel — « Selon l'Evangile ». P. Lethielleux, libraire-éditeur, Paris, 1952. Un volume in-8, 112 pages.

Ce livre est une invitation à prendre au sérieux la doctrine évangélique. L'idéal est élevé et la route marquée du signe de la croix, mais la vraie libération se gagne au prix du sang. On trouvera ici des perspectives nouvelles sur le contenu de l'Evangile, soit qu'il s'agisse des Synoptiques, soit qu'il s'agisse de saint Jean. Elles aideront certainement à redonner le goût des sources les plus authentiques du christianisme et elles engageront à conformer la vie aux enseignements du Christ dont elles manifestent la valeur intemporelle.

*Jean-L. Reid, O.P.*

Simon Arsenault, S. V. — « Venez à la Messe ». Caritas. Librairie Universelle, Québec, 1952. 19.5 cm. 248 pages.

Un autre livre sur la Messe !

Oui, et le plus étonnant est que cet ouvrage nous a intéressé à un rare degré. Le Père Arsenault y révèle une érudition de bonne compagnie qui nous instruit sur le sens véritable de la messe. Il nous donne surtout une merveilleuse vue d'ensemble qui nous fait comprendre l'unité du saint Sacrifice de l'autel. Cela repose de tant d'auteurs qui semblent découper indéfiniment les diverses parties de la messe sous prétexte de nous en mieux révéler la beauté !

« Ce travail, lisons-nous en avant-propos, a été entrepris moins pour aider les prêtres à expliquer la messe que pour venir au secours des séminaristes, scolastiques, religieux, religieuses, étudiants et étudiantes de nos institutions catholiques, et de tous les laïcs fervents qui sont astreints ou qui s'astreignent à la messe quotidienne. Nous avons désiré faire un livre, non largement populaire, mais de méditation facile pour des âmes cultivées qui ont des exigences doctrinales certaines. C'est pourquoi, sans jamais négliger la piété, nous avons visé à la solidité, et, pour rester pratique, nous avons suivi un plan concret, celui d'une messe à laquelle on est appelé, qu'on prépare de son mieux, qu'on célèbre avec attention et qu'on soude le plus étroitement possible aux occupations de la journée.

Un ouvrage de haute valeur, richement documenté, écrit en une langue ferme, vigoureuse et classique. Un tel livre mérite d'être lu et médité !

*Elie Goulet*

J.-M. Perrin et G. Thibon — « Simone Weil telle que nous l'avons connue ». La Colombe, Paris, 1952. 21 cm. 192 pages.

Simone Weil naît à Paris, le 3 février 1909. Bien qu'elle ne bénéficie d'aucune éducation religieuse, elle affirme que sa conscience s'éveilla dans un climat chrétien. Très intelligente, Simone remporte tous les succès : en

philosophie, elle reçoit l'influence de Le Senne, au lycée Duruy, et celle d'Alain, à Henri-IV où elle prépare le concours d'entrée à Normale. Elle y entre à 19 ans et passe son agrégation à 22 ans (1928-1931). Dès lors, la carrière extraordinaire de Simone Weil commence. Elle brûle de charité pour les masses ouvrières, donne sans compter et son temps et son argent, partage même pendant un an leur travail d'usine. Elle gagne le front de Barcelone en 1936. Simone assiste, en 1938, à la Semaine Sainte à Solesmes et c'est, quelques mois plus tard, la grande illumination qui change sa vie. Voici la guerre. Elle partage en 1941 le travail des vendanges dans la vallée du Rhône. Elle s'embarque, le 16 mai 1942, pour New-York ; en novembre de la même année, elle est à Londres. Simone Weil est bientôt vaincue par la fatigue physique, spirituelle et morale, et elle s'éteint au sanatorium d'Ashford, le 24 août 1943.

Comment dire la beauté du témoignage que le Père Perrin, qui fut à l'écoute de cette grande âme, rend à Simone Weil ! « Disciple d'un maître qui n'a pas voulu écraser le roseau brisé », il étudie la situation de Simone avec une prudence et une charité qui nous émeuvent. « Je voudrais donc, écrit-il, essayer de présenter fidèlement les idées et les recherches de Simone Weil en montrant les causes de son conflit intérieur et les directions dans lesquelles elle eût trouvé la Paix de la vérité dans la Charité ».

Gustave Thibon, lui, nous décrit le caractère de Simone, sa vie intérieure, les rapports entre sa pensée et la doctrine catholique. Avec une compréhensive intelligence du problème, il nous révèle les raisons profondes pour lesquelles Simone Weil est demeurée au seuil de l'Eglise.

Ces deux facettes d'une même vie, l'une présentée par un directeur d'âme, l'autre par un philosophe, se complètent. Simone Weil en surgit plus humaine, plus sympathique, plus pitoyable aussi, car c'était une âme en marche vers la Vérité, toute démunie devant le mystère de l'Eglise et la grandeur de Dieu !

*Elie Goulet*

P. Tiberghien — « Médecine et Morale ». Desclée & Cie, Tournai, Belgique, 1953. 19 cm. 366 pages.

On trouve au chapitre I : *Devoirs généraux du médecin*, d'intéressantes pages sur la discrétion, la charité, le secret professionnel, révélation parfois de ce secret, le mensonge.

Au chapitre II : *Les intentions médicales et la morale*, le droit de tuer ? l'avortement, l'expérimentation médicale, la stérilisation, la psychanalyse, l'électro-choc, l'eugénisme, la prostitution, la pornographie.

Au chapitre III : *Le médecin et la vie religieuse de sa clientèle*, des conclusions pratiques sur le baptême, le mariage, la virginité, l'Extrême-Onction, le nudisme, les guérisons miraculeuses, le spiritisme, les possessions diaboliques.

Cet exposé des principaux sujets suffit à proclamer l'utilité de ce livre pour les prêtres, les médecins, les gardes-malades, les pharmaciens et combien d'autres...

*A. L.*

Joseph Duhr — « L'Art des Arts : éduquer un enfant ». Salvator, Mulhouse, 1953. 12 cm. 472 pages.

Tous ceux qui s'intéressent à l'éducation de la jeunesse trouveront dans cet ouvrage des études très précises et très fouillées sur les principes fondamentaux de l'éducation, sur le milieu familial, sur les tâches diverses de l'autorité, sur les étapes successives de l'évolution du jeune âge. Tous les problèmes nombreux et variés auxquels doit faire face l'éducateur reçoivent une solution juste. On aimerait cependant y trouver un coup de sonde dans la psychologie des profondeurs. Ce livre est humain, pratique, chrétien et bien rédigé. En faut-il davantage pour le recommander à nos lecteurs ?

F. Rullier et G. Dantinne — « Techniques biologiques médicales et morale chrétienne ». La Pensée catholique, Bruxelles, 1953. 19 cm. 120 pages.

Les conflits de la morale et de la science laissent souvent le catholique inquiet devant les nouvelles techniques médicales. Que faut-il penser de la génétique, de la détermination du sexe, du changement du sexe, de la psychanalyse, de la neuro-chirurgie, etc... L'homme pressé trouvera dans ce livre la réponse brève, claire et juste à toutes ces questions.

Au dernier chapitre apparaît l'important discours de S. S. Pie XII, 16 septembre 1952, *Les limites morales des méthodes médicales de recherche et de traitement*, qui complète heureusement et les éclaire les diverses conclusions de ce livre utile à tous ceux qui s'occupent des malades.

*A. L.*

En collaboration — « Pâques ». Albums liturgiques 19. Collection *Fêtes et Saisons*, 24, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII.

Abondamment et magnifiquement illustré de scènes actuelles ou d'images tirées du film *La nuit de Pâques*, cet album contient des articles nouveaux et saisissants sur le feu nouveau : le cierge de Pâques, la marche lumineuse, l'invocation des saints ; la consécration de l'eau baptismale ; la rénovation des promesses du baptême ; la messe de Pâques ; faire ses Pâques.

Pour tout le temps après Pâques, cet album conserve son actualité en projetant une lumière nouvelle sur les fêtes qui viennent : Ascension, Pentecôte.

R. Ernst — « La Providence et notre monde ». La Pensée catholique, Bruxelles, 1953. 19 cm. 36 pages.

Cette brochurette, par son contenu substantiel, vaut bien des gros livres par l'importance des problèmes qu'elle pose. On y voit *l'ordre au sein du désordre*, la *Providence générale*, la *Providence particulière, Psychologie de l'abandon.*

« Cette phrase que l'on répète souvent : tout ce que Dieu envoie est ce qu'il y a de meilleur pour nous, est indéfendable tant au point de vue de la philosophie que de la théologie... Tout malheur est bon en ce sens qu'il sert d'occasion pour mettre le chrétien à l'épreuve ».

Un exposé profond et nuancé de la doctrine de la Providence.

*A. L.*

Jacques Hébert — « Autour des Trois Amériques ». Fides, Montréal, 1953. 20 cm. 253 pages.

Réédition d'un volume publié en 1948. Et l'auteur en notes pour cette deuxième édition écrit : « Si, sans à peine avoir retouché ce livre, j'en donne le bon à tirer... c'est que je lui reconnais toujours le seul mérite qui m'a convaincu de le publier la première fois : ces notes rapides, ces impressions ferventes et trop souvent sans nuances, restent un témoignage de foi envers la vie et envers la Providence ».

Doit-on reprocher à un journaliste de ne pas dire plus qu'il n'a vu et entendu ?

En collaboration — « Perspectives 1953 ». Edition spéciale du journal *Sainte-Marie*, Montréal, 1953. 23 cm. 140 pages.

Un bref aperçu de chacune des vocations, professions, carrières qui s'offrent à la jeunesse. En tout 49 fonctions. Qui n'y trouvera pas son ajustement ? Pour être pratique, il aurait fallu dire où sont situées ces diverses et nombreuses écoles. C'est en vain qu'on cherche l'adresse des Ecoles centrales des métiers commerciaux ? de l'Ecole des textiles ? de l'Ecole des papeteries ? etc... Le candidat y parviendra cependant en recourant à l'Aide à la jeunesse.

R. Bastin — « L'Histoire Sainte ». Casterman, Tournai, Belgique, 1953. 27cm. 40 pages.

Cet album grand format, avec 10 planches hors-texte et 20 dessins au lavis, s'adresse aux enfants et fut écrit par un aumônier des louveteaux. C'est une histoire vraie, vivante, dramatisée où à chaque page apparaît l'amour de Dieu pour les hommes.

---

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ;
AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.30 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
DIRECTION : 3500, AVENUE LAVAL, MONTRÉAL-18
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »